VOLUME XIX. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 19 AOUT 1931 NUMERO 12

Adresse à

Canada - - - $2.00
Etats-Unis - - - $2.50
Europe - - - $3.00

LA LIBERTÉ

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, LTD.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

PAS UNE SEULE ACCLAMATION DANS LA PROVINCE DE QUEBEC

Près de 200 candidats pour les 90 sièges — Taschereau a deux adversaires et Houde trois — Coups de feu à Saint-Pascal

Montréal. — Avec la nomination officielle, lundi, la campagne électorale dans la province de Québec est entrée dans sa dernière phase. Il y a près de 200 candidats sur les rangs pour les 90 sièges et pas une élection par acclamation.

Dans dix-sept circonscriptions il y a trois candidats ou plus. Le premier ministre Taschereau a deux adversaires dans Montmorency. M. Camille Houde, chef de l'opposition, est candidat pour deux sièges: Sainte-Marie (Montréal) — où il a pour adversaires un libéral, un libéral indépendant et un ouvrier, — et Saint-Jacques (Montréal) où le député sortant est Irénée Vautrin, libéral.

Coups de revolver

Saint-Pascal, P. Q. — Cinq coups de revolver ont été tirés au cours d'une chaude assemblée politique, lundi après-midi. Trois hommes ont été blessés, dont l'un grièvement. Ils ont été transportés à l'hôpital à Rivière-du-Loup. Thomas Michaud, 62 ans, de Saint-Philippe de Néri, a une balle dans la jambe. Son état est considéré comme très grave à cause de son âge. Joseph Lafrance, de Saint-Athanase et A.-L. Anctil, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière sont aussi blessés à la jambe. On dit que les coups ont été tirés par un officier de la police provinciale.

Paul Gagnon, député libéral sortant, et son adversaire conservateur, Louis Levesque, tenaient une assemblée contradictoire à l'hôtel de ville à la suite des nominations officielles. Pendant que ce dernier parlait, il a été interrompu et du désordre s'est produit dans la partie de la salle où se trouvait le policier.

La nouvelle de l'incident a causé une grande agitation dans le district. Les élections soulèvent un très vif intérêt partout.

LA POPULATION DE WINNIPEG

Elle augmenté de 38,500 depuis dix ans — Quelques chiffres du recensement

D'après le rapport préliminaire du dernier recensement, Winnipeg a une population de 217,587 personnes, représentant une augmentation de plus de 20 p. c. [illegible] dix ans.

La population du Grand Winnipeg se décompose comme suit: Winnipeg, 217,587; Saint-Boniface, 16,321; St. James, $12,956; Tuxedo, 1,037; Saint-Vital, 9,603; Transcona, 4,926; Fort Garry, 3,400; Saint-Charles, 1,267; Charleswood, 978; Brooklands, 2,321; East Kildonan, 8,393; North Kildonan, 1,029; Old Kildonan, 462; West Kildonan, 5,400; East et West St. Paul, 1,381. Total: 288,216.

Voici les chiffres de la population en 1931 et 1921 pour un certain nombre de localités du Manitoba et de la Saskatchewan:

Manitoba

	1931	1921	Aug.
Brandon	16,966	15,397	1,569
Winnipeg	217,587	179,087	38,500

	1931	1921
Boissevain	857	825
Dauphin	3949	3885
Deloraine	807	685
Emerson	981	895
Grandview	619	846
Hartney	517	576
Killarney	1002	871
Melita	716	676
Minnedosa	1666	1505
Morden	1409	1268
Morris	769	796
Oak Lake	477	500
Rivers	722	857
Souris	1661	1710
Tuxedo	1037	1062
Virden	1590	1361
Winnipeg Beach	503	214
Saskatchewan		
Alameda	323	208
Arcola	664	605
Asquith	275	311
Balgonie	164	204
Carlyle	472	394
Carnduff	506	494
Eastend	545	427
Gull Lake	849	788
Herbert	1009	827
Maple Creek	1141	1002
Milestone	397	472
Outlook	708	704
Oxbow	593	602
Radville	1002	[illegible]
Shaunavon	1751	1146
Yellow Grass	453	468
Zealandia	178	245

De New-York à Rome en auto

Ottawa. — Trois Italiens, citoyens de New-York, étaient de passage récemment dans la capitale, chez le consul italien. Guiseppe Vada, Emilio Miani et Antonio David ont entrepris de se rendre en automobile de New-York à Rome par la route de l'Alaska, du détroit de Behring et de la Sibérie, puis par l'Allemagne et la Suisse. Ils prétendent faire le voyage en 18 mois. La partie la plus difficile de leur voyage sera certainement la traversée du détroit de Behring qui forme une espèce de pont de glace entre l'Asie et l'Amérique.

Nouvelles Brèves

REGINA. — Une commission de six experts non rémunérés fera une enquête sur les causes de la sécheresse dans le sud de la Saskatchewan.

VICTORIA. — Environ 3,000 personnes se sont établies sur les terres de la Colombie-Britannique, dans la région de Rivière-la-Paix, depuis le mois d'avril dernier.

OTTAWA. — L'Académie française a accordé une médaille de vermeil à M. Lawrence-J. Burpee, d'Ottawa, pour ses travaux d'histoire canadienne.

CHICOUTIMI. — Mgr J.-A. Larouche, curé de la cathédrale de Chicoutimi, est mort au cours d'un voyage de vacances au lac Xavier. Il avait 63 ans.

OTTAWA. — Le très hon. R.-B. Bennett, premier ministre du Canada, a quitté la capitale vendredi pour Calgary. Il sera absent pendant une quinzaine de jours.

QUEBEC. — Me Aimé Dion pose sa candidature contre M. Taschereau dans Montmorency. Le premier ministre a donc contre lui deux adversaires, le journaliste Louis Francoeur était déjà candidat conservateur.

MONTREAL. — M. Camillien Houde, maire de Montréal et chef de l'opposition provinciale à Québec, a fêté jeudi son 42ème anniversaire de naissance.

SAINT-JEAN, Terre-Neuve. — Des membres du gouvernement de Terre-Neuve déclarent non fondées les dépêches d'Ottawa affirmant que Terre-Neuve est prêt à louer le Labrador pour 99 ans moyennant $110,000,000.

NEW-YORK. — M. Léon Rothier, l'artiste de grand talent du "Metropolitan Opera", vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CITE VATICANE. — Le Vatican a une fois de plus déclaré nullement fondée la rumeur que le cardinal Pacelli a l'intention de résigner le secrétariat d'Etat papal.

PARIS. — Le premier ministre Laval a accepté l'invitation que lui a faite le chancelier Bruning de conférer à Berlin et a fixé son départ au 28 de ce mois.

TOULOUSE. — Mgr Breton, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, vient de mourir.

LYON. — Cinq personnes ont perdu la vie et douze autres ont été blessées dans l'écroulement d'une maison de rapport qui a suivi une explosion.

GENEVE. — Le gouvernement autrichien a demandé à la Société des Nations d'étudier la situation économique et financière de l'Autriche et de chercher les remèdes à y apporter.

LONDRES. — Une violente tempête et des pluies torrentielles ont coûté la vie à 14 personnes en Angleterre, dimanche.

Le Collège St-Paul s'installe dans le "Manitoba College"

Son Excel. Mgr A. Sinnott, archevêque de Winnipeg, vient de faire l'acquisition du "Manitoba College", situé au centre de la ville. Les conditions de vente comportent la possession immédiate et le Collège Saint-Paul y sera installé pour la rentrée des classes fixée au 9 septembre. Il y a de la place pour tous les anciens élèves de l'avenue Selkirk et pour un grand nombre d'autres.

Le Collège Saint-Paul, dirigé depuis [illegible] ans par les Pères Oblats de la province allemande, passe entre les mains de prêtres du diocèse et l'archevêché en assume la charge financière.

Le nouveau recteur est M. l'abbé Cornelius Collins, ancien professeur de latin au "Lasalle High School", à Providence, R. I. Il a fait ses études et obtenu ses degrés à l'Université de St-François-Xavier, Antigonish, N.-E.

Les autres membres du personnel enseignant seront nommés incessamment.

Tous les catholiques du diocèse de Winnipeg se réjouiront de cette heureuse solution qui va permettre au Collège Saint-Paul de poursuivre son oeuvre dans des conditions idéales.

Pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Malo, le 30 août. 10 h. 30, grand'messe à la grotte; 3 h., vêpres, procession dans les bois, salut à l'église paroissiale.

UN FILS NAIT A LA COMTESSE DE BESSBOROUGH

Le gouverneur général du Canada et lady Bessborough ont maintenant trois enfants

Montréal. — Un fils est né vendredi matin à Son Excellence Lady Bessborough, épouse du comte de Bessborough, gouverneur général du Canada. Les derniers rapports de l'hôpital Royal Victoria veulent que la mère et l'enfant se portent bien.

Lady Bessborough était assistée des docteurs W.-W. Chipman, J.-R. Fraser, Gordon Gunn et W. Bourne.

C'est la seconde fois depuis la Confédération qu'un enfant est né à l'épouse d'un gouverneur général du Canada pendant son terme d'office. Le 26 février 1875, la comtesse de Dufferin avait donné le jour à un fils, Frederick Temple, à Ottawa.

Autres enfants

Leurs Excellences le comte et Lady Willingdon ont deux autres enfants: le vicomte Duncannon, âgé de 18 ans, et Lady Moyra Ponsonby, âgée de 13 ans.

Le gouverneur général et Lady Bessborough sont arrivés à Montréal au début de juillet et se sont installés à "Ravenscrag", la résidence de Sir Montague Allen, dont les terrains touchent à ceux de l'aile de la maternité de l'hôpital Royal Victoria.

Lady Bessborough était ci-devant Mlle Roberte de Neuflize, fille du baron Jean de Neuflize, de Paris, France. Son mariage avec Lord Bessborough eut lieu en 1912.

Le fils né au comte et à la comtesse Bessborough est leur quatrième enfant. Le vicomte Duncannon, l'aîné, vient de terminer une tournée dans l'ouest du Canada. Leur fille Moyra Madeleine est âgée de 13 ans. Desmond, un autre fils, s'est fait tuer à l'âge de 10 ans dans une chute de cheval dans le parc de famille à Stanstead, Emsworth, Sussex, en 1925.

Le roi George V a câblé des félicitations à lord et à lady Bessborough pour la naissance de leur troisième enfant et exprimé le désir d'être le parrain du nouveau-né.

Toutes les écoles ouvertes

L'hon. Robert Hoey, ministre de l'instruction publique, a annoncé que toutes les écoles rurales fonctionneraient comme de coutume pendant dix mois de l'année, à partir du 18 août. Un certain nombre de municipalités sont dans une situation financière difficile, mais le ministre espère que les écoles resteront ouvertes en dépit de tout.

Les fêtes d'Otterburne fixées au 6 septembre

Les fêtes du centenaire de fondation de l'Institut des Clercs de Saint-Viateur qui devaient avoir lieu le 2 août, à la Maison Saint-Joseph, sont fixées au 6 septembre prochain.

Le programme reste le même: troisième pèlerinage régional en l'honneur de saint Joseph; bénédiction de la pierre angulaire de l'aile nouvelle; fête champêtre.

Le soir, il y aura réception de quatre religieux, Clercs de Saint-Viateur, en route pour la Chine où ils doivent fonder une mission. Au nombre de ces derniers sera le Frère J.-G. Pineault (Frère Joseph) qui se dévoua à l'oeuvre des orphelins pendant six ans (1925-1931).

Nous invitons tout particulièrement les membres de l'Amicale Saint-Joseph et leur famille à venir se joindre à nous ce jour-là.

LE PERE DIRECTEUR.

M. Bracken recommande d'être coulant pour les fermiers

Des représentants des banques, des compagnies d'hypothèques, d'assurances et autres institutions de crédit ont tenu une conférence avec le premier ministre Bracken, dans son bureau vendredi.

Celui-ci a déclaré que son gouvernement n'avait jamais songé à un moratorium qui n'amènerait qu'un chaos général, mais qu'à cause de la pauvre récolte et du pouvoir d'achat réduit du fermier, les créanciers devraient montrer la plus grande indulgence possible.

De l'échange de vues entre ces représentants des différentes branches d'affaires, il résulte que la situation économique générale est très difficile; mais tous font leur possible, dans les circonstances, pour permettre à leurs clients de traverser cette rude période et ils ont l'intention de continuer.

La majorité de M. Bourgeois dans Trois-Rivières

Trois-Rivières. — Après avoir varié entre 8 et 251 pendant trois jours, la majorité de Charles Bourgeois, C.R., candidat conservateur victorieux dans l'élection partielle de Trois-Rivières-Saint-Maurice, a été fixée officiellement à 81.

M. Hormisdas Gariépy, fils du candidat libéral défait, l'hon. Wilfrid Gariépy, a déclaré qu'on demandera un pointage devant la Cour Supérieure.

Le pointage officiel montra que M. Bourgeois a obtenu 13,479 votes et M. Gariépy, 13,398. Aux élections générales du 28 juillet 1930, les chiffres étaient les suivants: Arthur Bettez, libéral, 14,732; Louis-D. Durand, conservateur, 11,083.

Le Nouveau Vicariat Apostolique de la Baie d'Hudson

Le "Droit" nous apprend que la préfecture de la Baie d'Hudson vient d'être érigée en vicariat apostolique. C'est l'aboutissant de l'un des plus durs efforts missionnaires qui aient été poursuivis de notre temps.

En 1912 le R. P. Turquetil, O.M.I., fut chargé par le vicaire apostolique du Keewatin, Mgr Charlebois, d'organiser la mission de Chesterfield Inlet.

En 1924, douze années après les débuts de Chesterfield Inlet, après que plusieurs missionnaires eurent laissé dans cette région des lambeaux de leur santé, Rome constituait en préfecture distincte les missions de la Baie d'Hudson et les confiait aux soins directs du vénérable religieux qui avait fondé Chesterfield Inlet et devient aujourd'hui le vicaire apostolique de la région, Mgr Arsène Turquetil.

Le nouveau vicariat est l'un des plus vastes du globe, mais ce n'est sûrement pas l'un des plus populeux. La population sauvage, qui est loin d'être encore totalement convertie, n'est pas très nombreuse. Avec le développement de Churchill, qui sera, croyons-nous, le siège du nouveau vicariat apostolique, une population blanche assez considérable s'installera probablement dans le pays. Il y aura parmi elle des catholiques d'origine diverse et des conversions possibles.

A l'heure actuelle, le vicariat doit avoir une douzaine de religieux oblats, presque tous prêtres.

La dernière fondation de Mgr Turquetil, c'est, on le sait, celle d'un hôpital à Chesterfield. Il en a confié la direction aux Soeurs Grises de Nicolet, dont quatre sont parties, en juillet dernier, pour cette lointaine mission.

1,800 hommes vont trouver du travail

Calgary. — A la suite de négociations entre les systèmes canadiens de chemins de fer et la Fraternité des employés de trains, il a été fait une entente grâce à laquelle du travail sera donné à 1,800 hommes de chemins de fer. Les employés des cours feront une semaine de travail plus courte et le "milage" sera diminué. Dans l'Alberta, il sera donné de l'emploi à 200 hommes de plus au Pacifique Canadien et au Canadien National. Les stipulations de l'entente doivent être mises en vigueur sous peu.

VILLEFRANCHE, France. — M. Andrew-W. Mellon, secrétaire du trésor des Etats-Unis, s'est embarqué pour New-York, à bord du "Conte Biancamano".

HANOI. — L'Indochine fournit un grand nombre de produits médicinaux, parmi lesquels la noix vomique donne lieu à d'importantes exportations.

UN MISSIONNAIRE DONNE SA VIE POUR SES PAROISSIENS

Quand les communistes menacent de tuer ses paroissiens, le curé Pierre Khang se livre et est immédiatement percé de coups

Paris. — Une lettre vient d'arriver au Séminaire des Missions Etrangères de Paris, décrivant les détails de la mort du R. P. Pierre Khang, qui a donné sa vie pour sauver celle de ses paroissiens.

Le R. P. Pierre Khang était le curé du petit village de Trank-Dinh, dans l'Annam, en Indo-Chine.

Les communistes terrorisent cette région depuis des semaines et les païens se laissent facilement gagner par les Rouges qui infestent la région, pillent les fermes et enlèvent non seulement le riz mais les meubles et l'argent qu'ils peuvent trouver.

Les petits villages catholiques ne se laissent pas gagner par les communistes et ceux-ci se vengent cruellement, multipliant le nombre des martyrs. Les conditions sont d'autant plus difficiles pour les missionnaires que deux récoltes ont été marquées par la sécheresse et que tous sont menacés de famine.

La lettre dit que tous les prêtres missionnaires, étrangers et indigènes, sont condamnés à mort. Elle ajoute que la sentence ne sera pas facile à exécuter, toutefois, parce que les chrétiens sont sur leurs gardes.

Dans le petit village de Trank-Dinh, on apprend l'arrivée d'une armée de 4,000 à 5,000 communistes qui demandent aux fidèles rassemblés dans l'église de leur livrer leur curé. Ils savent tous où il est caché, mais pas un n'ouvre la bouche.

Les communistes font sortir les catholiques et se préparent à mettre le feu à l'église. Ils menacent ensuite de tuer tous les paroissiens s'ils ne déclarent pas où se cache le missionnaire.

Entendant cette menace, et sachant que les communistes étaient assez cruels pour la mettre à exécution, le R. P. Pierre Khang dit à ceux qui le protégeaient: "Ils vont les tuer tous. Je vais me livrer et ainsi sauver leur vie."

Il sort immédiatement de sa cachette et se montre aux communistes qui, à sa vue, se ruent sur lui et le transpercent d'une vingtaine de coups de lance. Il tombe horriblement blessé et les bandits prennent le blessé et le jettent dans le foyer ardent de la chapelle qui brûle, où il trouve une mort glorieuse.

LA PALESTRE EST MAINTENANT LA PROPRIETE DE L'"A.C.J.C."

Cette importante transaction a été conclue sans incorporation à la Palestre ni aucune fusion — Le National devient filiale de l'A.C.J.C.

Montréal. — Une transaction de grande importance vient d'être conclue à Montréal. En effet, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne vient d'acquérir la Palestre et le contrat de vente a été signé. Cette transaction, toutefois, n'amènera pas la fusion de la Palestre à l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne. Celle-ci demeurera une oeuvre distincte, une filiale de la première organisation.

Nature du contrat

L'A.C.J.C. se porte acquéreur de tout l'immeuble du National et elle assume le payement de toutes les dettes existantes attachées à la Palestre.

L'A.C.J.C. administrera à l'avenir tous les départements de l'immeuble de la rue Cherrier, qui deviendra un centre de ralliement pour la jeunesse de notre métropole et même de notre province.

L'Association de la Jeunesse n'a pas voulu méconnaître les services rendus à la Palestre par ses propriétaires d'hier. Dans un geste de la plus louable générosité, l'A.C.J.C. s'est engagée à reconnaître les droits de fréquentation des membres à vie et ceux-ci, comme par le passé, seront chez eux à la Palestre.

Ceux qui ont assuré le succès du contrat

M. Joseph Versailles, par ses démarches et son influence; MM. Pierre Rolland et Maurice Forget, du National, qui nous ont été sympathiques dès le début. Leur confiance et leur optimisme ont été d'un secours précieux et ont aplani toutes les difficultés. La bonne volonté et la large compréhension de ces deux officiers du National sont certainement les meilleures causes de l'entente définitivement conclue entre l'A.C.J.C. et le National.

Le R. P. Joseph Paré, S.J., aumônier de l'Association, animateur du projet et dont la forte personnalité entraînante a décidé l'A.C.J.C. à accepter de nouvelles responsabilités et le National à conclure ce marché.

L'hon. Athanase David, qui s'est intéressé d'une façon particulière et a suivi toutes les démarches en cours. L'hon. ministre, après s'être préoccupé des jeunesses primaires, collégiales, universitaires, n'a pas voulu ignorer la jeunesse post-scolaire et a applaudi à ses projets. Secondé par l'hon. Taschereau, il faisait souscrire par le Conseil des Ministres, à Québec, la somme substantielle de $25,000 à l'oeuvre de l'A.C.J.C., afin de l'aider dans l'achat du National et d'en faire la maison de jeunesse post-scolaire par excellence. Ce secours matériel, venant de si haut lieu, marque le sérieux du projet de l'A.C.J.C.

L'A.C.J.C. achète le National mais ne s'incorpore pas avec lui, ni procède à aucune fusion.

La Palestre continuera d'exister comme unité distincte de l'A.C.J.C. ayant son propre bureau d'administration.

Le National deviendra une filiale de l'A.C.J.C.

C'est dire que, malgré cet achat, l'A.C.J.C. et son Comité central ne subissent aucun changement. L'un et l'autre se préoccuperont à l'avenir, comme par le passé, uniquement à promouvoir des cercles d'études dans nos paroisses et à en assurer un fonctionnement vivant pour la défense de nos intérêts religieux, patriotiques et sociaux.

Mais cette Association, qui ne change pas, devient propriétaire d'une filiale qui s'administrera indépendamment d'elle.

Le National travaillera à développer une jeunesse plus saine, physiquement et moralement. Les portes de la Palestre seront largement ouvertes à tous les jeunes, à toutes les jeunes filles, à toutes les associations de jeunesse masculine et féminine, afin de créer là le centre de la jeunesse de notre métropole.

Cette jeunesse pourra s'intéresser sainement à la culture des divers sports qui seront mis à leur disposition aux prix les plus abordables. Ils trouveront à l'intérieur de la Palestre, de l'entrain, de la distinction, du confort.

Sans vouloir commettre d'indiscrétion sur les projets futurs du nouveau bureau de direction du National, nous pouvons affirmer que des Associations comme les Voyageurs Catholiques, les Scouts, la J.O.C., l'A.C.J.C., les Colonies de Vacances, les Saint Vincent de Paul juvéniles, les Oeuvres Sociales de Santé, etc., seront invitées à occuper leurs locaux dans cet immeuble, afin d'en faire le centre des oeuvres de jeunesse comme celui de la prochaine fédération de la jeunesse canadienne-française.

Le futur bureau de direction a de nombreux projets en tête qu'il communiquera bientôt au public.

Aujourd'hui, ce qui est assuré: c'est que l'A.C.J.C., avec son caractère d'oeuvre sérieuse, une expérience de 25 années d'existence, la direction de son aumônier le P. Joseph Paré, Jésuite, l'approbation de l'archevêché, l'aide efficace du clergé et de nos corps publics assurera un nouveau renom au National, donnera confiance aux familles et aux institutions et la Palestre sera demain l'orgueil des Canadiens français.

GANDHI N'IRA PAS A LONDRES

Le Congrès national de l'Inde a décidé de ne pas participer à la conférence de cet automne

Bombay, Inde. — Le Congrès national de l'Inde a décidé définitivement de ne pas participer à la seconde conférence sur les affaires indiennes, qui aura lieu à Londres cet automne. A l'issue d'une réunion du comité d'action, Devidas Gandhi, fils du chef nationaliste, a dit: Il n'y a absolument aucune possibilité que mon père aille à Londres.

Il y a plusieurs jours, Gandhi a averti le vice-roi, lord Willingdon, qu'il ne participerait pas à la conférence de Londres s'il ne recevait pas l'assurance que pendant son absence, les autorités fiscales ne molesteraient pas les paysans qui ont des arrérages de taxes ou de loyer. C'est la réponse que lord Willingdon a faite à Gandhi qui a provoqué cette décision du Congrès. Cette réponse n'a pas été publiée.

Déception

Londres. — La nouvelle que le Congrès national de l'Inde ne participera pas à la conférence en table ronde sur la question de la constitution indienne a causé une déception à la capitale.

On fait cependant remarquer que la grande tâche de la conférence doit continuer. Quelle que soit l'importance du groupe congressiste, ce groupe n'est qu'une partie limitée des populations indiennes qui ont droit à la détermination du nouveau statut de leur pays.

Les Lindbergh en route pour le Japon

Tokio. — Le fameux couple d'aviateurs a atterri dimanche à Petropavlovak, en Sibérie, après une envolée de 554 milles depuis l'île Karagin, sur la côte est de la Sibérie. Leur prochaine étape est Nemuro, au Japon.

Semaine Sociale d'Ottawa, du 25 au 29 août

L'oeuvre des Semaines sociales consiste à étudier, à la lumière de la doctrine catholique, les problèmes sociaux de l'heure présente. Elle s'efforce, par un enseignement à la fois doctrinal et pratique, de former une élite qui fera revivre dans les moeurs, les institutions et les lois, l'esprit chrétien.

Le sujet mis à l'étude, cette année: l'Etat, ne manquera pas de susciter un vif intérêt. Les divers cours ont été confiés à des catholiques, ecclésiastiques et laïques, de haute valeur. Aussi peut-on espérer que les auditeurs viendront nombreux de toutes les parties du pays. Ceux-là sont spécialement invités que leur position ou leur culture appellent à exercer quelque influence dans leur milieu. La Semaine s'ouvrira le mardi matin, 25 août. Elle se tiendra à l'Université d'Ottawa.

PARIS. — Mgr Legasse, évêque de Périgueux et de Sarlat, est décédé. Il avait été précédemment évêque d'Oran.

ECHOS D'EUROPE

M. Briand devra prendre un repos

Paris. — Le premier ministre Laval et M. Aristide Briand, ministre des affaires étrangères, ont décidé de n'aller à Berlin qu'après la réunion du conseil de la Société des nations, le mois prochain. Cette décision a été prise après que les médecins de M. Briand eurent conseillé à leur patient de se reposer au moins un mois avant de reprendre ses occupations.

La question du budget en Angleterre

Londres. — Les chefs des partis politiques se sont réunis dans la capitale pour une conférence sur les mesures à appliquer pour équilibrer le budget.

Le chef conservateur, M. Stanley Baldwin, est revenu soudain des Alpes françaises, où il se reposait. M. Neville Chamberlain, désigné comme chancelier de l'Echiquier du prochain cabinet conservateur, est revenu d'Ecosse pendant la nuit. Sir Herbert Samuel, représentant de M. Lloyd George et principal critique financier du parti libéral, a interrompu ses vacances dans le Norfolk.

A la suite de cette conférence, Londres a respiré plus librement. Mais ce n'est qu'une accalmie. Aujourd'hui, le cabinet se réunit de nouveau et demain, le gouvernement soumettra à des représentants des conervateurs et des libéraux les projets d'économie qu'il a formés pour faire face au déficit budgétaire d'environ $600,000,000.

Si les trois partis s'entendent, le gouvernement se propose de convoquer le Parlement un mois avant la date du 20 octobre fixée dans la motion d'ajournement.

Les paiements suspendus d'après le plan Hoover seront payés en dix ans

Londres. — Les propositions des Etats-Unis en vue de la suspension pendant un an des paiements des dettes de guerre ont été accordées avec le plan Young, par la conférence des experts financiers des nations intéressées, après trois semaines de discussions. Les experts ont signé un protocole en vertu duquel les paiements suspendus seront payés en dix annuités égales, à partir du 2 juillet 1933 au 1er juillet 1943. Ces paiements porteront intérêt à trois pour cent.

Pour diminuer les dépenses en Angleterre

Londres. — Avec la "coopération sympathique" de l'opposition, le gouvernement travailliste britannique espère parvenir à équilibrer le budget.

Les ministres, d'après ce que l'on comprend, ont considéré que le récent rapport du Comité d'économie qui prévoit un déficit de 120,000,000 de livres sterling (environ $583,200,000) est de beaucoup trop pessimiste.

On croit parvenir à équilibrer le budget au moyen des trois mesures suivantes:

1. En effectuant des économies évaluées à 30,000,000 de livres sterling au moyen de conversions d'emprunts de guerre.

2. En opérant des économies dans la défense du pays par suite des résultats de la conférence sur le désarmement qui sera tenue en 1932.

3. En effectuant des économies dans les départements du gouvernement.

Aux Allemands de se sauver eux-mêmes

Berlin. — Dans un discours radiodiffusé en Europe et en Amérique, le chancelier Bruning a rappelé que la restauration économique de l'Allemagne dépend maintenant du peuple allemand lui-même, et il a fait appel au bon sens et au calme de ses compatriotes.

Le chancelier a dit que le gouvernement d'Allemagne, sans poser à l'infaillibilité, n'hésite pas à affirmer qu'il a fait tout en son pouvoir, qu'il a agi avec vigueur et hardiesse, au lieu de perdre du temps à chercher une solution théoriquement parfaite.

Toutefois, le monde ne pourrait guère avoir confiance en un pays qui, au cours d'une crise, dissiperait en récriminations sa puissance de récupération. Il est donc très important que les Allemands démontrent leur faculté d'oublier les conflits politiques, qu'ils s'unissent pour l'intérêt général et non seulement pour maîtriser les difficultés immédiates de leur patrie.

Ah! ces mouches!

— Papa, y a une grosse mouche verte au plafond.

— Marche dessus et laisse-moi tranquille.

J.-L. FORAIN

Forain! Un nom... une époque!...

Le célèbre caricaturiste vient de mourir à Paris, âgé de soixante-dix-neuf ans, et sa fin aura été profondément édifiante.

Celui dont les mots légendes ont fait le tour du monde, le terrible gavroche devenu membre de l'Institut, croix de guerre et commandeur de la Légion d'honneur, Forain, au terme d'une longue carrière passablement agitée, a voulu que l'on grave sur sa tombe, au-dessous de son nom, ces simples mots: "Mort en chrétien".

Et ces mots sont un acte de foi.

Dans l'"Illustration", son ami Sem — un maître du crayon — nous donne sur la fin de Forain une page où l'émotion le dispute à l'enthousiasme:

"Quand on parle de Forain, qui s'est toujours exprimé par des légendes courtes et ramassées, riches de substance dans leur concision, on doit rester simple, éviter les phrases. Je vais vous dire simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti.

"Forain est couché sur le lit où il a si longuement souffert, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au cou, la croix de guerre épinglée sur la poitrine. Ces couleurs vives éclatent sur toutes ces pâleurs. Les mains jointes, tenant un chapelet, reposent sur un Crucifix d'ivoire. Au-dessus du lit, un autre Christ, également d'ivoire, dans un cadre d'or. La face amaigrie à l'extrême, comme spiritualisée. Les yeux enfoncés et clos. Les longs cheveux blancs, rejetés en arrière, débordent autour de la tête. Sur la face figée, le terrible sérieux de la mort. Sur les lèvres sévères, graves, plus rien ne subsiste de ce tour de bouche du gamin de Paris, plus rien de cette gouaillerie de gavroche, rien de l'ironie de l'humoriste. Les mains sur la poitrine ne bougent pas. Immobilité, silence, éternité...

"Il y a quelques jours, il avait reçu l'Extrême-Onction. C'est l'abbé Grangeneuve, prêtre de la paroisse (Saint-Honoré-d'Eylau), qui lui a administré le sacrement. Il l'appelait l'abbé du Grand-Bien. Il a suivi tous les rites de la cérémonie avec la plus grande piété, et à la fin il a dit:

"— Je suis prêt, j'attends que Dieu m'appelle."

Après avoir parlé de l'amitié qui unissait Forain et le maréchal Pétain — comme aussi le général de Castelnau, — après avoir défini le talent et la manière de l'artiste, Sem revient sur ses derniers moments.

"De son lit douloureux où il était réduit à l'impuissance, d'une main tremblante, il mimait dans le vide des coups de crayon ou de pinceau, en contemplant ses derniers tableaux inachevés qu'on avait disposés pieusement autour de lui. Tous représentaient des scènes de l'Evangile. Il me disait:

"— Je rêve à ce que j'aurais pu encore faire. J'ai demandé à Dieu la grâce de finir ces tableaux religieux. Elle ne m'a pas été accordée, je ne l'ai peut-être pas méritée. Dieu veut l'acceptation de la mort. Je suis prêt et je lui demande de me prendre. Mais comme il tarde!

"Dans ses derniers moments, il était assisté par une toute jeune religieuse de la Sainte-Agonie dont le couvent est aux Lilas, en pleine banlieue populaire. Elle comprenait l'argot et il la faisait rire par ses reparties.

"A travers sa fenêtre grande ouverte, il regardait le ciel. Il murmurait (car il avait maintenant une voix fragile d'enfant):

"— Quel beau jour d'été! Comme c'est beau ces nuages dans ce ciel français!

"Et il récitait des vers de Racine.

"Il s'est éteint assez doucement. Le coeur, qu'il avait surmené par ce long effort, ce dur labeur, a cédé. Sa femme et son fils lui tenaient les mains pendant qu'un prêtre de la paroisse et la petite Soeur de la Sainte-Agonie récitaient les prières de agonisants.

"Ainsi est mort Forain, en chrétien."

Ce témoignage, rendu dans une revue universellement cotée, est à retenir. On en saisira toute la portée apologétique.

NOUVELLES DE PARTOUT

Les services aériens de l'Ouest sont maintenus

Ottawa. — Les services de poste aérienne entre l'Ontario et l'Ouest ont été maintenus, mais tous ceux à l'est de Toronto ont été abandonnés par le gouvernement fédéral, pour raisons d'économie. Les contrats avec les compagnies d'aviation expiraient le 15 août.

Le courrier aérien fonctionnera par les Etats-Unis de Détroit à la frontière du Manitoba. La route se continuera ensuite de Pembina, N. D., à Winnipeg, Régina, Moose Jaw, Medicine Hat, Lethbridge, Calgary et Edmonton. Le service entre Régina, Saskatoon et Edmonton est supprimé. Le courrier aérien pour Edmonton passera par Calgary.

On supprimerait la saison de chasse aux canards

Ottawa. — Les chasseurs de canards n'auront peut-être pas de veine cet automne. Un mouvement se fait en Canada et aux Etats-Unis pour rupprimer la saison de chasse aux canards cet automne, ou n'accorder que quelques semaines.

Le Canada négocie avec Washington à ce sujet.

La sécheresse en Saskatchewan et les autres provinces de l'Ouest est la cause de cette situation. La plupart des canards sauvages sur ce continent naissent au Canada et meurent aux Etats-Unis.

Cette année, une calamité a frappé les canards des prairies. Ceux-ci ont trouvé les cours d'eau asséchés. Plusieurs sont morts et d'autres n'ont pas eu de période de reproduction. Il en reste peu. Les canards noirs se sont assez bien conservés cependant, mais on craint que si tous les chasseurs se rabattent sur cette espèce, ils seront exterminés.

Provincial des Pères du T. S.-Sacrement du Canada

Montréal. — Au cours du Chapitre général des Pères du T. S.-Sacrement tenu à Rome du 12 au 20 juillet dernier, les 32 maisons de la congrégation du T. S.-Sacrement ont été érigées en cinq provinces.

Celle du Canada, placée sous le patronage de saint Jean-Baptiste, comprend Montréal, Québec, Terrebonne, Sainte-Agathe des Monts, et compte environ 125 religieux.

C'est le R. P. Gaudiose Labrecque qui a été élu provincial de la province canadienne.

Une campagne anticommuniste dans l'Ontario

Toronto. — L'arrestation de deux chefs communistes a marqué une campagne anti-communiste que le procureur général d'Ontario, M. W.-H. Price, a lancée, avec la coopération des polices provinciale et municipale et de la gendarmerie royale. Les deux chefs arrêtés sont Timothy Buck, secrétaire politique des communistes de Toronto, et John Boychuk, chef de l'agitation communiste parmi les Ukraniens. En outre, au cours de six perquisitions de domiciles, la police a saisi de nombreux documents au moyen desquels les autorités comptent démontrer que le parti communiste du Canada est une organisation illégale et qu'il est sous la domination de la troisième Internationale de Moscou.

La campagne anticommuniste ainsi inaugurée durera peut-être des mois. Présentement, des mandats d'arrestation sont émis contre un certain nombre de journalistes et d'orateurs communistes notoires.

Les autorités affirment que la présente campagne anticommuniste est le résultat de dix années d'enquête et de cinq mois de préparation immédiate.

Course féminine sur l'Atlantique

New-York. — L'envolée sans escale en Europe semble être devenue une distinction très convoitée chez les aviatrices. Cette saison-ci amènera peut-être des records féminins sans précédent.

Jusqu'à présent, il y a quatre entrées dans la course; la barrière est l'océan Atlantique et les fils d'arrivée se trouveront à Paris, Londres, Rome. Ruth Nichols, Laura Ingalls, Mme G.-G. Loffredo et Elinor Smith, pilotes licenciées, ont annoncé leur intention de s'envoler en août.

Ruth Nichols a déjà tenté cette envolée, malheureusement elle a été victime d'un douloureux accident à Saint-Jean, N.-B.

Heureuse mère de vingt-sept enfants

Guayaquil, Equateur. — Le conseil municipal a offert un prix à la famille la plus nombreuse. Il s'est présenté une femme, senora Macabea Perez, âgée de 47 ans, qui a donné le jour à 27 enfants, dont 18 vivent encore, 11 filles et 7 fils. Son mari, un pêcheur, âgé de 48 ans, espère bien que le nombre de ses enfants montera à 30 tout au moins.

"Nous sommes jeunes, dit-il. Ce fut un plaisir pour nous que d'élever notre famille; nous avons assisté aux mariages de plusieurs de nos enfants, et nous caressons des petits-enfants. Notre famille peut encore s'augmenter."

La Chambre de Commerce de New-York demande l'embargo

Le Comité de la Chambre de Commerce de l'Etat de New-York demande dans son rapport à cette organisation que les Etats-Unis prennent la tête des autres nations pour mettre l'embargo sur le bois soviétique.

Le Comité déclare que la politique fondamentale du parti communiste est basée, comme chacun sait, sur l'avancement de la révolution mondiale. La constitution de l'U.R.S.S. stipule d'une façon très nette que son but est la destruction des gouvernements existants hors de Russie.

Le rapport du Comité constate que le plan quinquennal soumettra le commerce extérieur de toutes les nations à une concurrence déloyale. Prévoyant que d'autres nations suivraient les Etats-Unis en défendant leur système économique, le rapport conclut: Quelques industries des Etats-Unis sont gravement menacées par la concurrence russe, destructive et déloyale. Nous ne devrions pas hésiter à agir promptement pour prévenir une aggravation de la situation, sinon la menace économique communiste risque d'être fertile en conséquences plus graves. Il est nécessaire que le commerce avec l'U.R.S.S. cesse pour que le bien être économique et les institutions politiques du monde soient conservés.

Pêcheur et statisticien

M. Herbert Hoover est un homme d'habitudes. Strict et ponctuel, il exige des autres exactitude et ponctualité.

Aussi fallait-il que les pourparlers franco-américains de Paris fussent des plus importants pour qu'il leur sacrifiât un demi "week-end" au camp de Rapidan.

Le président pêche à l'anglaise, avec vigueur, et non pas à la française, en rêvant.

Il note exactement le produit de ses pêches personnelles.

Ses intimes disent: par goût de la statistique.

VOLUME XIX. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 19 AOUT 1931 NUMERO 12

Il faut savoir ce que l'on veut, après y avoir bien réfléchi, et le poursuivre, non violemment et aveuglément, mais d'une façon soutenue et tenace.
Maréchal FOCH.

LA LIBERTÉ

Celui qui croit pouvoir se passer de tout le monde se trompe fort, mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.
LA ROCHEFOUCAULD.

UNE DEFENSE DE CONSTANTIN-WEYER

Un ami de M. Constantin-Weyer élève la voix en sa faveur. Il s'efforce d'atténuer l'effet malheureux produit par certaines révélations contenues dans un article de la *Liberté* que le *Canada*, le *Journal*, la *Survivance* et *Paris-Canada* ont cru bon de publier à leur tour.

La défense se distingue par sa modération et sa candeur. C'est une bonne petite leçon, — faite par quelqu'un très familier avec les manuels scolaires, — aux braves fermiers de Saint-Claude, pauvres ignorants qui n'entendent rien aux trucs de la littérature. Comme s'il n'était pas admis de tout le monde qu'un écrivain a le droit d'user et d'abuser de la forme personnelle, de s'attribuer les exploits et les qualités qu'il lui plaît, bref de mentir à plume que veux-tu!

Cette petite démonstration était superflue. L'auteur de *Sur le Ranch de Constantin-Weyer* reconnait si bien ce droit du romancier qu'il a écrit en toutes lettres:

"Le lecteur d'un livre d'aventures ne s'arrête pas à se demander si l'auteur dit la vérité ou s'il s'attribue un rôle plus avantageux que dans la réalité. Tout ce qu'il veut, c'est qu'on l'amuse. Il n'y a donc pas lieu de chercher chicane à M. Constantin-Weyer tant qu'il demeure dans les limites de la vraisemblance.

" — Nous sommes en présence d'un cas de supercherie, d'ailleurs légitime, dont l'histoire littéraire offre plus d'un exemple."

* * *

Tout ce bruit, qui scandalise l'admirateur de M. Constantin-Weyer, viendrait simplement de ce que les Saint-Claudiens sont jaloux des lauriers de leur ancien compagnon. Ils sont là, assure-t-il, une demi-douzaine de cow-boys qui ne lui pardonnent pas d'être devenu un grand écrivain et la coqueluche des belles dames de France.

D'abord, il n'y a plus de cow-boy à Saint-Claude, depuis que Constantin en est parti, — encore n'était-il qu'un faux cow-boy. Il n'y a que de modestes fermiers, et chacun sait que cette classe de gens a d'autres chats à fouetter que d'ambitionner la gloire littéraire.

Ce qu'ils reprochent à M. Constantin-Weyer, ce n'est pas d'avoir été un fermier malchanceux et un rancher pour rire. Leurs griefs sont d'un ordre plus élevé. Quoi qu'en pense M. Pierre Wanner, un écrivain ne peut se permettre toutes les licences, — fut-il passé maître dans l'art d'aligner les phrases et couronné par toutes les académies. Il y a des livres qui sont de belles actions et il y en a d'autres qui sont des canailleries... Or, ceux de l'auteur qui nous occupe manquent aux lois les plus élémentaires de l'honnêteté. Les plus caractéristiques d'entre eux sont un tissu de faussetés et de calomnies sur l'Ouest canadien. Il y a déversé toutes ses rancunes personnelle, tous ses préjugés, toute son ignorance. Les principaux faits de notre histoire y sont présentés sous un jour délibérément faux et odieux, qui constitue une grave injustice pour les pionniers du pays et leurs descendants.

* * *

On nous laisse entendre que M. Constantin-Weyer écrit le français à la perfection, — ce qui est exagéré, — et qu'à cause de cela, personne n'a le droit d'y toucher. Mais le talent, loin d'excuser l'écrivain malhonnête, ne fait qu'aggraver son cas, puisqu'il rend ses écrits plus dangereux.

Les gens de Saint-Claude, qui sont de bons Français, tiennent à se désolidariser d'avec un compatriote qui acquitte de si indélicate façon l'hospitalité qu'il a reçue au Canada.

Trop de publications françaises malsaines vont à l'étranger faire un mauvais renom à leur pays d'origine. Voici que le coupable, cette fois, est un ancien Manitobain qui choisit son ancienne province d'adoption pour y dérouler des scènes pornographiques. N'est-il pas naturel que les colons français de l'Ouest en ressentent quelque humiliation?

Le mois dernier, un échevin de Winnipeg dénonçait vigoureusement, en pleine assemblée municipale, l'un des ouvrages de Constantin-Weyer qu'il avait trouvé à la bibliothèque de la ville. Il se contenta d'en lire quelques passages et ses collègues furent vite édifiés. Le bibliothécaire fut sévèrement blâmé pour avoir introduit cette ordure sur ses rayons. Ce simple incident suffirait à lui seul pour justifier les habitants de Saint-Claude et ceux qui pensent comme eux.

Voilà un jugement un peu fruste, qui ne sera sans doute pas ratifié dans certains milieux littéraires où l'on se flatte d'ignorer la morale. N'importe. Ce sont parfois de simples ignorants qui ont raison contre les savants professeurs et les belles dames à la mode...

Donatien FREMONT.

LA MACHINE

La machine, prétendent certains matérialistes, fait maintenant partie intégrante de notre vie; de nouveaux rythmes nous émeuvent, des vitesses autrefois inespérées nous transportent, des silhouettes aux proportions angulaires, peintes sur la toile, attirent l'attention des esthètes. L'homme d'affaires, pour ne citer qu'un exemple, se lève à l'appel métallique d'un cadran, "Big Ben" ou autre, saute dans le tramway, monte dans l'ascenseur qui le conduit à l'étage où, toute la journée, il entendra la sonnerie du téléphone, le "cliquetis" d'un dactylographe ou le bruit d'une "Burroughs". Voilà la routine quotidienne qui l'excitera à une patience continuelle!

Puisque la machine joue un rôle si important dans la vie de cet homme, doit-il pour cela s'abaisser à elle pour ensuite l'élever par l'art? Quelques modernes, littérateurs et autres, le voudraient. Cependant, de nos jours, allons-nous nous imaginer que le vrombrissement d'une aéroplane à hélice horizontale ou le perfectionnement d'un engin Diesel produira en nous plus qu'un sentiment d'admiration? Il n'est pas difficile de deviner pourquoi les Latins, en célébrant le vin de Falerne, ne mentionnaient pas le pressoir, et pourquoi les Hébreux chantaient des psaumes au Temple sans louer les grues et les poulies qui avaient servi à le construire. La raison en est que l'homme ne voit tout naturellement en la machine qu'un moyen d'arriver plus vite à un but. Cependant il ne peut et ne voudrait jamais s'identifier à cet assemblage des parties qui la constituent. Aussi, est-ce avec un sourire mêlé de sympathie que nous voyons surgir des écrivains qui se vouent au culte de la machine et qui, pour l'embellir d'une beauté imaginaire, lui appliquent des comparaisons absurdes. Ce n'est pas du fait qu'elles sont "modernes" que nous les avons qualifiées ainsi, car il n'est pas plus ridicule de comparer "les valvules d'un coeur souffrant aux valves d'un engin d'automobile" que d'employer l'antique cliché du "crépuscule donnant naissance à l'opal".

Nous pouvons toutefois nous demander si l'inventeur Carnot n'a pas fait une oeuvre néfaste en trouvant la formule mathématique d'un cycle moteur aujourd'hui mise à profit. Non. Si la machine a une influence sur la mentalité de quelques hommes, cette influence n'est qu'indirecte. Et alors, s'ils en sont victimes, c'est qu'ils s'efforcent de chercher en elle un moyen de remplacer la foi qu'ils ont perdue en Celui qui rend possible la machine, transformatrice d'énergie.

B. L.

LE BUT DE MES PELERINAGES

Depuis mon départ de Winnipeg, il y a plus de deux mois, j'ai vu une foule de choses qui m'ont souri, qui m'ont ému ou ébahi, mais qui ne m'ont pas invité spontanément à me mettre en contact avec mes amis de la **Libeté** par le moyen de cette belle langue qui est le français.

Maintenant, enfin arrivé en France, déjà caressé de la musique et de l'élégance de cet idiome qui est une de mes véritables passions, et entouré d'une ambiance qui m'inonde de plaisir, surgit, immédiatement, le désir de bavarder avec mes amis canadiens et français de Winnipeg et de Saint-Boniface. J'ai voulu surtout me donner l'innocent plaisir d'essayer de transmettre les premières sensations de l'ami de la France qui se trouve de nouveau, après un laps considérable de temps, sur ce sol délicieux. J'ai donc tâché de consigner les premiers petits incidents de mon arrivée et de ma réinstallation à Paris dans une première lettre qui, je l'espère, a déjà paru.

Mais avant de me laisser entraîner délicieusement par la contemplation de l'actualité française proprement dite, je serais content de tracer sommairement l'itinéraire assez vaste que j'ai suivi jusqu'ici, et dont quelques aperçus ont pu être publiés déjà en anglais à Winnipeg. Dans cet article — étant donné le caractère auquel je viens de faire allusion — je serai dans la nécessité de me permettre d'employer un peu trop copieusement le pronom personnel. Si mes lecteurs ont l'obligeance de me le pardonner cette seule fois, je promets de faire de mon mieux dans la suite pour éviter autant que possible l'emploi de cette locution exaspérante.

En premier lieu, j'ai salué avec affection le sol anglais que je n'avais pas foulé depuis 1922. J'ai roulé sur les routes impeccables, et au milieu des paysages délicieux, des comtés méridionaux de l'Angleterre, pénétré sans cesse du plaisir exquis de voir bien fondé le foyer d'une de mes enfants. J'ai contemplé cette immense fourmillère qui est Londres, enchanté de sa compétence et de sa technique admirables, qui donnent une si haute idée de l'habileté britannique moissonnée à la suite d'une expérience séculaire. J'ai visité brièvement Dublin où j'ai été vivement et douloureusement impressionné des souvenirs trop vivants et trop récents des troubles sanguinaires qui ont mutilé la capitale et le pays. Enfin, j'ai visité la Russie, où, avec un mélange de peur et d'espoir, j'ai contemplé les tâtonnements gigantesques d'un effort social et politique nouveau.

Pour y aller, j'ai traversé la Mer du Nord, parsemée d'un trafic qui, par son intensité, surprend le voyageur familier seulement avec l'Atlantique et le Pacifique aux grands espaces et aux vastes solitudes. La remontée de l'Elbe nous a valu un tableau imposant de l'activité du premier port de mer d'Allemagne, Hambourg, et une charmante image des belles perspectives de la petite rivière Alster qui, au centre même de la ville, se répand en lacs ravissants. Par contre, la seconde remontée de l'Elbe, lors de notre retour, nous a donné le frisson des péripéties européennes par la nouvelle de la fermeture de la Bourse et des banques d'Hambourg.

Suivant le cours du Canal de Kiel, nous sommes entrés au coeur d'une des régions les plus riches et les plus plantureuses de l'Allemagne. Rien de plus piquant ni de plus agréable qu'un trajet pareil sur un paquebot, à travers un paysage intime et prospère. On a la sensation d'être une espèce d'amphibie, jouissant à la fois de la mer et de la terre, d'être en train de jouer deux rôles incompatibles, à la fois étranger et citoyen. Assis à la table de la salle à manger, on voit presque effleurer les fenêtres le feuillage des arbres qui longent le canal. Plus tard, du pont du navire, on est à même de guetter le jeu même de la physionomie des paysans qui s'occupent de la fenaison. Les adolescents viennent en aide à leur parents, tandis que les petits s'ébattent en folâtrant alentour.

Ensuite, se déroulaient devant nous les plus grands espaces de la Baltique, éclairés d'un soleil resplendissant qui, même pendant les nuits de fin juin et de juillet, ne cesse de tout dominer que pendant deux ou trois heures sur vingt-quatre. Et enfin, avant de quitter le golfe de Finlande pour entrer dans l'embouchure de la Neva, nous avons vu étinceler et flamber le dôme splendide de la cathédrale de Saint-Isaac, qui domine Léningrad et se fait voir, comme un grandiose point de repère, par le voyageur qui vient de l'ouest.

De retour en Angleterre, où j'ai senti vivement le choc violent, l'abime profond, qui existe actuellement entre le socialisme de l'est et l'individualisme de l'ouest, je me suis arrêté un moment pour jouir, trop brièvement, de l'affectueux accueil de mes enfants, et alors — véritable but que tout l'été j'avais visé, — j'ai atteint la France, où, comme dans ma première lettre j'ai essayé de le dire, je me suis trouvé plongé sans délai dans cette vie française — si riche, si complexe, si variée — qui me soulage comme une caresse.

W.-F. OSBORNE.

Constantin-Weyer et les Gens de Saint-Claude

Le "Canada", de Montréal, qui a reproduit "in extenso" l'étude de la "Liberté": "Sur le Ranch de Constantin-Weyer", publie l'article suivant, où l'auteur prend la défense de l'écrivain légèrement malmené dans nos colonnes:

Balzac est entré tout vif dans la légende, avec sa canne à pommeau d'or et ses trente-et-un gilets. Personne, si ce n'est peut-être son tailleur, n'a songé à lui en contester la propriété. Couché dans le tombeau depuis près d'un demi-siècle, Barbey d'Aurevilly défie la postérité, drapé dans sa grande cape espagnole doublée de soie cramoisie. Aucun détrousseur de tombes célèbres n'a encore eu l'idée de dépouiller le grand écrivain catholique de sa défroque de chevalier du Temple.

Maurice Constantin-Weyer paraît moins heureux. Cela tient sans doute à la jeunesse de sa réputation. Vêtu de la chemise de toile rude et du pantalon de cuir du cow-boy, caracolant, rênes aux dents, sur un de ces chevaux à demi sauvages comme l'Ouest en conserve encore, paraît-il, quelques-uns, son entrée dans la littérature, il y a trois ans, a été ce qu'on peut appeler une belle entrée de cirque. Toutes les belles dames assises aux premières loges de l'actualité parisienne, tombèrent incontinent amoureuses de cet écuyer solide en selle, qui maniait les phrases avec autant d'autorité que le lasso. Et tout Paris voulut lire les livres de cet homme qui avait passé la moitié de sa vie parmi les Indiens et écrivait si bien le français.

Or, ayant eu vent de cette petite comédie, une poignée de braves, du fond des plaines de l'Ouest canadien, élèvent aujourd'hui la voix. Ce sont des gens de Saint-Claude, petit village manitobain que l'écrivain habita durant les dix années de son séjour au Canada. Ils sont là une bonne demi-douzaine qu'on n'avait pas conviés à la fête et qui, cow-boys ou non, réclament leur part de la réputation qu'a su se faire un confrère qui en savait, disent-ils, moins qu'eux dans le métier. Il est vrai qu'il avait sur eux l'avantage de savoir écrire. Ils se sont donc coalisés pour reprendre à Constantin ses chevaux, qui sont, parait-il, les leurs, et ils n'auront de repos qu'ils ne lui aient, en présence de toutes les belles dames de Paris, retiré de force le pittoresque pantalon de peau de mouton qui lui a valu tant de succès sur le boulevard.

M. Donatien Frémont, rédacteur de la **Liberté, de Winnipeg**, par un article paru récemment dans ce journal (article que le "Canada" a reproduit in-extenso), se fait l'écho de ces plaintes et demande justice au nom des gens de Saint-Claude.

Il nous a paru intéressant d'examiner ici les doléances de ces braves gens.

Maurice Constantin-Weyer, commencent-ils par assurer, était un fermier paresseux que Saint-Claude honora en le tolérant durant dix années sur son territoire. Il n'entendait rien à la culture et passait son temps à lire et à chasser. Cavalier prétentieux, il montait fort mal et guère que des poneys pacifiques. En outre, ce grand voyageur, dont les journaux parisiens ont décrit les randonnées des frontières du Mexique au cercle polaire, n'aurait pas quitté le paisible village de Saint-Claude durant tout son séjour au Canada. Enfin ce pionnier était dépourvu de tout courage personnel, et s'il est parti pour la guerre avec les autres en 1914, c'est qu'il redoutait davantage les gens de Saint-Claude que les balles allemandes.

En résumé, ces bonnes gens lui reprochent:

1) De posséder une bibliothèque et de ne pas couper sa provision de bois pour l'hiver;

2) D'être mauvais cavalier et de savoir écrire.

3) De n'avoir jamais quitté Saint-Claude et d'avoir réussi nonobstant à décrire avec quelque vérité la vie de plusieurs provinces du Canada.

Quatrièmement et surtout, d'avoir été un fermier paresseux et de s'être permis, après avoir complètement négligé ses propres affaires, d'écrire en quelques années une demi-douzaine de livres dont deux ou trois sont excellents.

C'est bien ce dernier point, si je saisis très bien le fond de leurs griefs, qui scandalise le plus les gens de Saint-Claude. Ces bons fermiers ne peuvent concevoir qu'un mauvais agriculteur puisse être autre chose qu'un bon à rien. Ils ne peuvent comprendre que cet homme qu'ils ont vu, durant de longues années, mener une vie médiocre, oisive, humiliée, soit aujourd'hui célèbre dans une ville où il est si difficile de l'être. Ils lui en veulent personnellement d'avoir réussi à briser ce milieu étroit, où ses facultés, jugulées, proliféraient pourtant sur un lit de paresse. Ils lui reprochent d'avoir pu, par la magie de son talent, s'émanciper de toute cette médiocrité et d'avoir, en définitive, créé de la poésie avec l'existence mesquine qu'il a subie pendant dix ans.

Son talent: c'est bien la seule chose que prouve le plaidoyer des gens de Saint-Claude, et M. Frémont l'avoue loyalement. Constantin a mené au Canada une vie dénuée de splendeur. Il ne fut pas le cow-boy aventureux, tour à tour marchand et voleur de chevaux, journaliste et bûcheron, fermier et chasseur, que son oeuvre se plait à nous montrer. Il fut mieux: il en fut le créateur.

Pour composer ses romans, l'écrivain a adopté une forme dont les auteurs contemporains abusent: la forme personnelle. Cette forme, chacun le sait, ne lie pas nécessairement l'écrivain aux accidents réels de sa personne physique. Elle lui laisse la liberté de se peindre comme il lui plait et de se refaire un personnage à la manière des héros de ses livres. Ceci en raison d'un droit de composition littéraire que les gens de Saint-Claude seront seuls à lui contester.

Si Constantin prête à son héros des qualités que lui-même n'a peut-être pas possédées dans la réalité, c'est qu'il connait cette loi psychologique qui veut que tout lecteur s'identifie à l'un des personnages de l'action, et c'est ainsi que l'auteur, pour rendre intéressante cette réincarnation spirituelle, doit éviter de faire de son héros un parfait sacripant. Après cela, que le badaudisme littéraire du lecteur moyen en fasse profiter la réputation de l'écrivain, je ne vois pas pourquoi on en tiendrait ce dernier responsable.

Une preuve, selon nous, que l'écrivain n'a pas voulu se mettre en scène réellement, c'est qu'il n'a situé l'action d'aucun de ses livres à Saint-Claude. Il eut tort, certes, car cette attitude, on le voit, a grièvement blessé l'amour-propre de ses anciens "pays". Mais peut-être, ayant vécu dix ans en ce sympathique endroit, Constantin le jugeait-il peu propre à l'inspirer. Tout le monde sait en effet qu'il est très difficile de dépeindre à la fois avec exactitude et poésie un milieu ou des gens trop connus.

Ce n'est pas tout. Les Saint-Claudiens, poursuivant leur réquisitoire, reprochent à Constantin de ne faire nulle mention dans ses livres de son mariage avec Dina Proulx, une métisse. Et pourquoi diable auraient-ils voulu qu'il en parlât? Depuis quand un écrivain est-il obligé de faire, dans ses ouvrages, un exposé de son état civil? L'intérêt du lecteur moyen l'exigerait-il? Mais même si vous avez épousé le diable — ce qui n'arrive, en somme, pas tous les jours, — votre propre mariage est rarement sujet à roman et Chateaubriand lui-même, qui avait la manie de changer en papier imprimé tout ce qui entrait dans sa vie, a respecté ce chapitre. Constantin, d'ailleurs, voyait peut-être assez mal la nécessité de mettre tout le monde au courant de ses affaires de famille, alors qu'il savait que d'autres s'en chargeraient avec ivresse.

Pour nous, Maurice Constantin-Weyer fut, durant son séjour au Canada, un de ces paresseux à l'esprit actif que seuls des gens dépourvus de toute pénétration psychologique peuvent prendre pour des inutiles. Si le travail stupide et mécanique lui répugna parfois, c'est qu'il se sentait doué pour la création intellectuelle. Sans doute était-il de ces malheureux que les gens positifs accusent de manquer d'ambition parce qu'ils ne sont pas, comme eux, occupés sans cesse à gratter un profit quelconque dans les poubelles des réalités immédiates, et de n'avoir ni idéal ni couer parce qu'ils sont assez intelligents pour sourire des fétiches qu'adorent certains primaires.

Les gens de Saint-Claude nous permettront — si par hasard ils nous ont suivis jusqu'ici — de leur citer une anecdote. Elle a pour elle d'être authentique et de s'appliquer assez bien au cas qui les intéresse.

Au XVIIe siècle vivait en France un maître des eaux et forêts qui était fort négligent de ses devoirs d'état. De fait, au lieu d'arroser les chancelleries du Royaume de rapports circonstanciés sur la situation aquatique et sylvestre de son canton, il passait son temps au bord des ruisseaux dont il avait mission de surveiller le cours, couché dans l'herbe, à composer des vers. Pareille légèreté ne pouvait être tolérée longtemps d'un fonctionnaire royal et les officiers du Contrôle fatiguèrent bientôt le roi de rapports désobligeants, où ils montraient l'indignité du coupable. Louis XIV, qui avait la réputation d'être un roi intelligent, ne voulut pas sévir avant d'avoir entendu Fouquet, son surintendant. Celui-ci, par hasard, connaissait l'homme. Il tendit au roi quelques vers de ce dernier. Le roi lut les vers. Le fonctionnaire ne valait rien, mais ses vers étaient bons. Le roi en fut charmé et pardonna.

Le fonctionnaire paresseux publia par la suite un petit livre de Fables que, par reconnaissance, il dédia au roi. L'opuscule eut du succès et valut à son auteur quelque notoriété.

Ce maître des forêts qui ne connaissait rien à son métier et qui sut peindre la nature avec couleur et vérité s'appelait La Fontaine.

Heureusement pour lui, il n'habita jamais Saint-Claude.

Pierre WANNER.

UNE NOUVELLE ENCYCLIQUE

Pie XI condamne, au nom de son ministère apostolique, l'esprit anticatholique et l'attitude persécutrice du gouvernement fasciste

(Suite)

III—Le Pape tire les conclusions qui s'imposent et dit ses préoccupations pour l'avenir

L'Action catholique n'est qu'un prétexte: on veut arracher à l'Eglise la jeunesse

Une première réflexion et conclusion: de tout ce que Nous avons exposé, et, plus encore des événements mêmes, tels qu'ils se sont déroulés, il résulte ceci: l'activité politique de l'Action catholique, l'hostilité ouverte ou larvée de certains de ses secteurs contre le régime et le parti, comme aussi le refuge éventuel que l'Action catholique constituerait pour les adversaires du parti jusqu'ici épargnés. (Cf. communiqué du Directoire du 4 juin 1931), tout cela n'est que prétexte ou une accumulation de prétextes; l'Action catholique elle-même, Nous osons le dire, est un prétexte; ce que l'on a voulu et ce que l'on a tenté de faire ça a été d'arracher à l'Eglise la jeunesse, toute la jeunesse. C'est si vrai qu'après avoir tant parlé de l'Action catholique, l'on a visé aux Associations de Jeunesse, et l'on ne s'en est pas tenu aux Associations de Jeunesse d'Action catholique, mais on a allongé tumultuairement la main sur des Associations et sur des oeuvres de pure piété et de première instruction religieuse, comme les Congrégations d'Enfants de Marie et les patronages, si tumultuairement qu'il a fallu souvent reconnaître l'erreur grossière.

Ce point essentiel est largement confirmé par ailleurs. Il est confirmé surtout par les nombreuses affirmations antérieures d'éléments plus ou moins responsables, et aussi par celles des hommes les plus représentatifs du régime et du parti, — à quoi les derniers événements ont apporté le plus concluant et le plus significatif des commentaires.

La confirmation a été encore plus explicite et plus catégorique, Nous allions dire plus solennelle, tout ensemble et plus violente, de la part de quelqu'un qui non seulement représente tout, mais qui peut tout, dans une publication officielle ou peu s'en faut, dédiée à la jeunesse, et dans des entretiens destinés à être publiés à l'étranger avant de l'être dans le pays et aussi, à la dernière heure, dans des messages et des communications aux représentants de la presse.

Les droits sacrés et invincibles des âmes et de l'Eglise sont violés

Une autre réflexion s'impose tout de suite et inévitablement. On n'a donc tenu aucun compte de Nos assurances et de Nos protestations répétées, on n'a tenu aucun compte de vos protestations et de vos assurances, Vénérables Frères, sur la véritable nature et sur l'activité réelle de l'Action catholique, et sur les droits sacrés et inviolables des âmes et de l'Eglise, qui sont représentés et incorporés en elle.

Nous disons, Vénérables Frères, "les droits sacrés et inviolables des âmes et de l'Eglise", et c'est cette réflexion qui, plus qu'aucune autre, s'impose, étant, en effet, la plus grave de toutes celles qui se pourraient formuler. Déjà, à plusieurs reprises, comme il est notoire, Nous avons exprimé Notre pensée ou mieux la pensée de l'Eglise sur des sujets aussi importants et aussi essentiels, et ce n'est pas à vous, Vénérables Frères, maîtres fidèles en Israël, qu'il convient de la développer davantage; mais Nous ne pouvons Nous empêcher d'ajouter quelque chose pour ces chères populations qui vous entourent, que vous paissez et gouvernez par mandat divin, et qui désormais ne peuvent plus guère connaître que par vous la pensée du Père commun de leurs âmes.

Chaque âme a le droit de se procurer des accroissements de bien spirituel et de communiquer ce bien à ses frères

Nous disions: "Les droits sacrés et inviolables des âmes et de l'Eglise". Il s'agit du droit qu'ont les âmes de se procurer le plus grand bien spirituel sous le magistère et l'oeuvre formatrice de l'Eglise, divinement constituée, unique mandataire de ce magistère, et de cette oeuvre, en cet ordre surnaturel fondé dans le sang du Dieu Rédempteur, nécessaire et obligatoire pour tous, afin de participer à la divine Rédemption. Il s'agit du droit des âmes ainsi formées à communiquer les trésors de la Rédemption à d'autres âmes, et à participer, dans cette vue, à l'activité de l'apostolat hiérarchique.

C'est en considération de ce double droit des âmes que Nous Nous disions récemment heureux et fier de combattre le bon combat pour la liberté des consciences non pas (comme certains, par inadvertance peut-être, Nous l'ont fait dire) pour la liberté de conscience, manière de parler équivoque, et trop souvent utilisée pour signifier l'absolue indépendance de la conscience, chose absurde en une âme créée et rachetée par Dieu.

L'Eglise a le droit inviolable d'enseigner tous les hommes, spécialement les jeunes

Il s'agit, en outre, du droit non moins inviolable qu'a l'Eglise de remplir le divin mandat impératif que lui a assigné son divin Fondateur de porter aux âmes, à toutes les âmes, tous les trésors de vérité et de bien, doctrinaux et pratiques, qu'il avait lui-même ménagés au monde. "Euntes docete omnes gentes... docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis. — Allez et enseignez toutes les nations, leur enseignant à observer tout ce que je vous ai confié." (Matt., XXVIII, 19-20).

Mais quelle place devaient tenir le premier âge et la jeunesse en cette absolue universalité et totalité de mandat, le divin Maître, Créateur et Rédempteur des âmes, le montre lui-même par son exemple et par ses paroles particulièrement mémorables et aussi particulièrement formidables: "Laissez les petits venir à moi, et gardez-vous de les en empêcher..." Ces petits qui (comme par un instinct divin) croient en moi; auxquels est réservé le royaume des cieux; dont les anges gardiens, leurs défenseurs, voient toujours la face du Père céleste; malheur à l'homme qui aura scandalisé un de ses petits: "Sinite parvulos venire ad me et nolite prohibere eos... qui in me credunt... istorum est enim regnum caelorum; quorum Angeli vident faciem Patris qui in caelis est; vae homini illi per quem unus ex pusillis istis scandalizatus fuerit. (Matth., X, 13, seq.; XVIII, 1, seq.)

(Suite à la huitième page)

Ambassadeur français à Berlin

Berlin. — Le gouvernement d'Allemagne a annoncé au gouvernement de France qu'il consent à la nomination de M. André François-Poncet comme ambassadeur à Berlin, en remplacement de M. Pierre de Margerie.

SAINT-BONIFACE

L'état de Son Excellence Mgr l'Archevêque

Son Excellence continue à prendre du mieux. Monseigneur est encore à l'archevêché où il se remet lentement de la terrible secousse qui l'a conduit à deux doigts de la mort. Monseigneur est encore bien faible, mais les progrès qu'il a faits font espérer sa guérison complète.

A l'hôtel de ville

La délégation de Saint-Boniface, composée de MM. Campbell, maire, MacLean et Gagnon, a rencontré M. MacNamara, sous-ministre des travaux publics. La délégation a mis le gouvernement au courant de la situation actuelle. Un projet de travaux publics a été soumis, au taux de $1,032,000. Il faudrait un demi-million pour donner de l'ouvrage aux chômeurs. Les travaux proposés pourraient se faire durant l'hiver. Parmi les travaux, il est question de construire un mur pour contenir la rivière et éviter les éboulis. Il est aussi question de paver les rues, de faire deux viaducs, etc. L'on ne sait pas encore quelle sera la réponse du gouvernement.

Décès de Mme Lamontagne

Mme Lamontagne est décédée mercredi soir dernier à la maison de sa fille, Mme G. Maher, après une longue maladie. Mme Lamontagne, née Mélina Senez, était universellement connue à Saint-Boniface où elle était venue il y a près de 50 ans. Elle était née en province de Québec et venue au pays en 1882. Quelques années après, elle épousait M. Modeste Lamontagne. Son mari l'a précédée dans la tombe il y a 26 ans.

Mme Lamontagne laisse deux enfants, Raoul, de Marchand, Manitoba, et Mme Maher, de la rue de la Morénie. Elle laisse aussi une soeur, Mme Ernest Cyr, et deux frères, MM. David et Joseph Senez.

Les funérailles ont eu lieu vendredi matin à la cathédrale, au milieu d'un grand nombre d'amis et de parents. Les porteurs étaient MM. Napoléon, Charles et Gérard Senez, MM. Marion, Pierre et Emmanuel Couture. M. l'abbé Lucien Senez, neveu de la défunte, chanta le service.

Nos sympathies à la famille en deuil.

Un avocat canadien-français au "Kiwanis Club"

M. Noël Bernier a été l'hôte du "Kiwanis Club" de Saint-Boniface à sa réunion de la semaine dernière; il avait intitulé sa causerie: "The True Spirit of Public Life", et il a débuté comme suit:

Durant une élection générale en Angleterre, il y a quelques années, un candidat, adressant la parole plusieurs fois par jour, s'enroua au point de ne pouvoir plus parler. Son adversaire qui, de son état, était un spécialiste pour la gorge, lui fit parvenir un remède dont l'effet bienfaisant fut immédiat: le malade put reprendre la série de ses assemblées; et, à son tour, durant tout le reste de la campagne, il tint à déclarer qu'il devait à la gentilhommerie de son rival d'avoir pu recouvrer la parole et faire son travail électoral.

Partant de cet exemple, le conférencier fit cette thèse que les luttes politiques méritent qu'on les fasse toujours avec modération de pensée et de parole, pour la triple raison qu'il s'agit de principes plutôt que de personnes; que les problèmes politiques sont compliqués au point d'admettre bien des opinions divergentes; que la courtoisie de la forme ajoute singulièrement à la force du discours et de l'action publique.

M. Bernier cita cette phrase de Burke: "Le gouvernement et la législation sont affaire de raison et de jugement, et non d'inclination", et il attribua à cette haute conception de la vie politique la dignité des grands parlementaires anglais.

Le conférencier, du reste, loua la tenue de nos chefs politiques manitobains et de nos grands quotidiens; faire la constatation de cet heureux état de choses, conclut-il, c'est en assurer la permanence, et, peut-être aussi, l'accentuation.

Décès de l'abbé Alfred Camirand

M. l'abbé Alfred Camirand, autrefois du diocèse de Saint-Boniface, est décédé récemment à Détroit. L'abbé Camirand avait fait ses études à Nicolet, où il avait été ordonné en 1903. Il était venu au Manitoba où il avait été successivement vicaire à Saint-Eustache, à la cathédrale et curé de l'Isle-de-Chênes et à Elie.

M. Camirand avait ensuite quitté le diocèse et avait fait du ministère aux Etats-Unis. Il était curé dans le diocèse de Grand Rapids quand il est mort. R. I. P.

Décès d'une Soeur Oblate

La communauté des Soeurs Oblates a été éprouvée par la perte de l'une de ses religieuses, Rév. Soeur Stanislas de Kostka, décédée à Saint-Boniface la semaine dernière. Rév. Soeur Stanislas (née Blanche Champagne) était originaire de la province de Québec. Après son noviciat à Saint-Boniface, elle avait été envoyée à Québec, puis à Otterburne et à Saint-Boniface. Les funérailles ont eu lieu vendredi à la Maison-Chapelle.

Un incendie aux "Union Stockyards"

Un incendie qui aurait pu avoir des conséquences sérieuses s'est déclaré aux "Union Stockyards", la semaine dernière. Une grange remplie de foin fut consumée par les flammes, causant un dommage de près de $9,000.

Mariage

Le 11 août — Bernard Nathan, fils de Michael Nathan et de Fanny Romanoff, de Marchand, Man., et Rita Lévêque, fille de Taillefer Lévêque et d'Annie Genthon.

Baptême

Le 16 août — Joseph-Alexandre-Denis-Gabriel, né le 9, enfant de Raymond Cadieux et de Rita Durand. Parrain, Alexandre Cadieux; marraine, Exilia Desrosiers.

Sépultures

Le 15 août — Inhumé dans le cimetière de la paroisse, le corps de Mélina Senez, épouse de feu Modeste Lamontagne, décédée le 13, âgée de 70 ans.

Le 17 août — Le corps de Sylvestre Poulet, décédé le 12, âgé de 74 ans.

LA VIE AU COLLÈGE

Samedi dernier, fête de l'Assomption, le Collège reprenait vie pour quelques heures: une trentaine d'anciens élèves et une quarantaine d'élèves actuels répondaient à l'invitation traditionnelle de venir faire la communion et prendre le déjeuner au Collège. La messe fut dite par le R. P. Mailhot, S.J., ancien élève, aujourd'hui recteur au Collège de Sudbury.

Il fait plaisir de constater que nos anciens nous reviennent chaque année plus nombreux. Parmi les aînés, on remarquait: MM. les abbés G. Couture et H. Roy, MM. J. Bernier, député, L.-P. Gagnon, H. Painchaud, J. Ferland, Dr P.-E. Laflèche, Dr Bourgouin, Charland Prudh'omme, M. L.-P. Brunet, ecc.

• • •

On est à terminer la toilette du Collège; encore quelques coups de pinceau et tout reluira!

Brochurette française du Dominion Atlantic Ry.

"Faits saillants dans l'histoire de la Nouvelle-Ecosse", tel est le titre d'une très intéressante brochurette récemment publiée par le "Dominion Atlantic Railway", une filiale du Pacifique Canadien, qui exploite une ligne de chemin de fer dans la partie sud de la Nouvelle-Ecosse, entre Yarmouth et Halifax, desservant ainsi l'historique région d'Annapolis et de Grand-pré. Ce petit ouvrage, publié en français, donne, sous une forme concise, des notes biographiques sur les personnages qui ont joué les rôles les plus marquants dans l'histoire de l'Acadie, durant la domination française et depuis la conquête par les Anglais. La compagnie "Dominion Atlantic" a voulu contribuer à conserver les noms de ces personnages et rappeler leurs exploits en nommant chacune de ses locomotives d'après l'une ou l'autre de ces figures du passé. C'est ainsi que si vous voyagez en Acadie, vous rendant par exemple de Digby à Yarmouth, ou d'Annapolis à Halifax, la locomotive attelée à votre train portera de chaque côté de la cabine, en lettres bien voyantes, un nom comme De Monts, Champlain, Pontgravé, Poutrincourt, Louis Hébert, Lescarbot, Latour, De Razilly, Subercase, Dièreville, Cornwallis, Haliburton ou Kent.

La brochurette, qui relate l'histoire des patrons des locomotives du "Dominion Atlantic", compte 32 pages de texte avec nombreux dessins se rapportant aux faits et aux personnages qui y sont traités. On peut se la procurer en écrivant au "Dominion Atlantic Railway", à Halifax, Nouvelle-Ecosse.

Eve dans le monde

Un prélat français assistait à un grand dîner, où il se trouva assis entre deux dames, dont l'une était convenablement habillée et l'autre outrageusement déshabillée.

Pendant tout le repas, il ne s'occupa que de la première et n'adressa à la seconde ni un regard ni une parole.

Mais au dessert, comme on passait les fruits, il prit une pomme, la partagea et en offrit la moitié à la voisine qu'il avait jusque là négligée.

— Avec plaisir, Monseigneur, dit celle-ci mais... comment dois-je interpréter cette marque d'attention, la première, soit dit sans reproche, de toute la soirée?

— Madame, vous ne vous rappelez pas le début de la Genèse?

— Oui, mais je ne vois pas...

— Eh bien! ch. III, verset 7e: Et lorsque Eve eût mangé la pomme, "elle connut qu'elle était nue".

A PAUL-EMILE LAVOIE

Hélas! mon pauvre ami, le sort t'a bien déçu:
La Mort t'a rencontré bien avant dans la route!
Il nous faut tous partir, un jour, coûte que coûte
Et quitter le bonheur même à peine aperçu.

Le prix de ton martyre, au ciel tu l'as reçu:
Dans le calice amer tu buvais goutte à goutte
Et la mort fut pour toi la guérison, sans doute,
Car ce que tu souffrais, nul ne l'a jamais su!

Dors en paix!... Dors toujours dans ton sombre cercueil.
La mort qui fut ta joie est aussi notre deuil,
Repose donc enfin, pauvre âme consolée...

Parfois tout recommence où tout semblait finir:
Et bien que ta personne à nos yeux soit voilée,
Ton âme vit toujours dans notre souvenir!

Bernard GOULET,
Rhétorique '25.

Los Angeles, août 1931.

Page Féminine

EXCELSIOR

Prends ton coeur à deux mains avec toutes ses peines,
Pèlerin de la vie, et va! suis ton chemin;
Ce qui t'attend au bout, crois-le, vaut bien la peine
Que les pieds soient meurtris et que saignent les mains.

Va sans plus t'arrêter à compter tes blessures
La joie est pour plus tard, aujourd'hui le labeur.
Tout te sera rendu là-haut et sans mesure,
Sois heureux de souffrir, de voir briser ton coeur.

Ne te retourne pas vers la fleur parfumée,
Que tu n'as pas cueillie et qui t'attire encore,
Qu'à tous les maux passés ton âme soit fermée
Pour mieux s'ouvrir vers l'avenir qui vaut l'effort.

JEHAN-JOHAN.

SOYONS JOYEUSES

"Allons-y de bon coeur: sa bonté [nous y mène;
"Allons-y à regret: sa rigueur [nous y traine;
"Plutôt qu'être trainé vaut mieux [être conduit."

Ces vers sont d'un vieil auteur qui voulait parler du chemin de la vie que nous avons à parcourir, guidées par la main du Tout-Puissant, et ils m'amènent à penser que pour être ainsi résigné malgré tous les obstacles qui barrent notre route ici-bas, il faut être joyeux.

La joie, mes amies, je trouve qu'elle est aussi bonne à l'âme que le bouillon l'est à l'estomac. N'avez-vous pas remarqué, lorsqu'au soir d'un séjour ahurissant dans la ville criarde, on revient à la maison aimée qui nous abrite depuis de longues années, n'avez-vous pas remarqué le bien-être qui nous envahit toute au moment où la maitresse de maison soulève légèrement le couvercle du pot-au-feu et qu'un arôme délicieux vient nous révéler la saveur du bon bouillon que tantôt l'on dégustera en famille.

Dans un domaine moins prosaïque, comme nous éprouvons un bienfaisant réconfort à l'abord d'une personne exhalant la joie par tous ses pores! Qu'il est sincèrement bon, l'accueil que nous lui faisons lorsqu'elle s'avance vers nous en souriant et nous tendant la main!

Peut-être m'objecterez-vous qu'il n'est pas difficile d'être joyeuse quand tout nous sourit et que la vie n'a eu pour nous que des gâteries...

Entendons-nous.

D'abord, pouvez-vous me prouver que les personnes les plus joyeuses sont celles qui ont le moins souffert? Je crois qu'à l'essayer, vous y perdriez votre latin; car la vraie joie, celle qui attire, c'est celle des âmes qui s'oublient, qui se gardent bien de s'étendre, si brièvement que ce soit, sur leurs propres épreuves, tout en consolant avec la meilleure grâce du monde celles des autres. Au contraire, la joie égoïste n'attire pas: les joyeux qui le sont simplement parce que la vie les a gâtés (parfois dans le sens péjoratif du mot), ne répandent pas autour d'eux la vraie joie, la joie nécessaire à l'âme.

Alors qu'est-ce qu'il faut faire pour que la joie réside constamment dans notre âme? Accomplir chaque tâche de la journée allègrement, en ne demandant pas à la vie quotdienne ce qu'elle ne peut pas nous donner, évitant ainsi bien des cruelles désillusions; ne pas accorder au moindre désagrément l'importance d'un désastre: il y a des jeunes filles et des femmes dont l'âme est comme un poste récepteur de radio qui aurait une multitude d'amplificateurs: chez elles, le plus petit désagrément devient une véritable castastrophe. Une de leurs connaissances, par exemple, omettra de les inviter à un thé ou à un bridge: les voilà tout de suite bouleversées, vexées et brouillées à jamais avec cette personne qui peut-être est encore plus malheureuse qu'elles du simple oubli qu'elle a commis; même s'il se cachait sous un oubli apparent une petite méchanceté due à la jalousie, pourquoi s'en offusquer... bien mieux vaudrait, au contraire, s'en réjouir, car cela révélerait la sottise d'une personne avec qui il n'est pas bon de continuer des relations.

Il doit en être ainsi pour toutes choses, chères lectrices. Ne vous attendez pas que le bonheur va vous venir des humains, ne l'espérez pas du dehors, car il est en vous, dans la joie que vous donne une conscience en paix et l'accomplissement du devoir.

Jeanne METIVIER.

(Le Devoir)

Evitez les scènes

L'auteur de la "Vie dévote" engage le mari et la femme à évter les scènes. Le Saint-Esprit n'a que faire dans une maison où il y a "du débat, des répliques et redoublements de crieries et altercations." Il arrive qu'on soit de méchante humeur en ménage; si l'on ne peut l'éviter, du moins que les époux le soient séparément, et pas ensemble. Que l'un ait l'âcreté, et l'autre la patience, ainsi n'y aurait-il pas de disputes. En bonne justice, chacun devrait avoir son tour de mauvais caractère, mais il y a des accapareurs. Parmi les conseils de vie que donnait récemment à ses enfants une femme qui fut une mère admirable et qui eut le sens de l'esprit de famille, figurait cet adage, d'une vérité si exacte: "Les scènes brisent le bonheur." On a beau se raccommoder: il en reste toujours quelque chose, et bien des mots échappent, parfois trop vrais, de cette vérité épouvantable qui livre les déceptions, les rancunes, les blessures secrètes, et ces mots-là ne s'oublient pas, traversent les réconciliations.

Henry BORDEAUX.

Ne craignons pas l'abandon des créatures

Il est des heures dans la vie où toutes les créatures nous abandonnent. Après avoir joui de l'estime publique, il a suffi d'un coup mystérieux de la Providence pour abattre une réputation qui semblait inattaquable. En quelques instants, les amis que l'on croyait les plus intimes et sincères s'écoulent comme de l'eau. Autour de cette âme humiliée, c'est l'isolement moral absolu, c'est la solitude du tombeau. Heureux celui qui sait alors prononcer avec son coeur la grande parole de saint Bernard: "Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul!" Jamais la lumière n'exerce plus librement son empire que lorsque disparaissent les obstables qui en interceptaient les rayons. Quand les créatures nous abandonnent, c'est que, dans les plans de Dieu, elles étaient des obstacles à son action bienfaisante.

P. Arsène KREBS, C.SS.R.

CONSEILS UTILES

Pour faire partir les taches

Encre. — Sur la toile, bien frotter la tache de savon humide. Assécher comme il faut et laver de la façon ordinaire.

Rouille. — Etendre la partie souillée sur un bassin rempli d'eau d'orge. Bien frotter aux sels de citron pen- et verser de l'eau bouillante à travers la toile.

Café. — Frotter doucement de glycérine, rincer à l'eau modérément chaude, mettre un linge net sur la table et presser jusqu'à siccité avec un fer tiède.

Thé. — Frotter de borax en poudre, puis étendre légèrement sur un bassin et verse rde l'eau bouillante à travers.

Peinture. — Bien frotter avec un morceau de flanelle trempé dans de la térébenthine additionnée d'ammoniaque.

Rouillé végétale. — Etendre d'abord la partie affectée sur une surface et bien brosser. Frotter de sel commun, saupoudrer de la craie en poudre et mouiller d'eau froide. Assécher lentement à l'air. Si on ne réussit pas du premier coup, répéter le procédé.

Fruits. — Verser de l'eau bouillante à travers la partie souillée jusqu'à ce que la tache disparaisse.

Marques d'eau chaude. — Sur les surfaces polies doivent être bien frottées d'huile de lin. Une fois la marque blanche disparue, assécher et polir.

Père de prêtre

...Dire à son fils: "Mon Père!"

Un homme qui a joué un rôle politique assez marqué dans notre pays, ces années passées, et qui eut la joie de voir un de ses fils monter à l'autel, disait: "La plus vive émotion que m'ait occasionnée cette vocation ne m'a pas été donnée le jour où je vis mon enfant entrer au Séminaire, ni le jour où je le vis pour la première fois revêtu de la soutane, ni quand il fit le pas pendant la cérémonie du sous-diaconat, ni même quand il reçut le sacerdoce. Non, la plus vive émotion, elle me fut donnée quand, lui servant sa première Messe, à genoux, à ses pieds récitant le "Confiteor", je lui dis, à lui, mon enfant: "Je confesse à Dieu et à vous, mon Père."

"Jamais je n'ai senti, comme en cette minute inoubliable, toute la beauté et toute la grandeur de la paternité sacerdotale."

Ah! Messieurs, puissiez-vous éprouver pareille émotion!

Mgr FELTIN.

Les jeux des enfants

Laissons jouer les enfants parce que le jeu leur est utile à eux-mêmes d'abord.

C'est un salutaire exercice, une préparation à la vie, une des premières manifestations de la faculté artistique, c'est encore une école de vertu où l'on s'exerce à la franchise, à la sensibilité, à la bonne camaraderie, à l'oubli de soi; où l'on apprend à s'adapter à une petite société, à se solidariser. Par là, il intéresse la vie morale et jusqu'aux destinées immortelles... Il faut que les enfants jouent et que nous, les grandes personnes, nous les regardions jouer sans en avoir trop l'air. Aux heures d'étude, nous les instruisons; aux heures de récréation, ce sont eux qui nous instruisent. Pour les éduquer, il faut les comprendre, et nous ne les comprendrons que si nous les avons vus jouer comme ils l'entendent; ils agissent selon les méthodes de leur propre esprit, ils nous les révèlent, et nous aurons à en tenir compte dans nos systèmes d'éducation.

... Les enfants exercent sur les jouets leur inconstance et leur sentimentalité. Ils apprennent, en les maniant, leur métier de petits hommes et de petites femmes. Certains n'aiment que les nouveaux et les beaux jouets neufs, peinturlurés, reluisants d'or, sentant la colle et le vernis. Ils se fatiguent des anciens et les délaissent. Plus tard, ils aimeront peut-être aussi les maisons neuves au visage indifférent et les gloires reluisantes, dont le temps n'a pas encore adouci la patine. D'autres se passionnent pour les vieux joujoux détruits, éclopés, où chacun de leurs jeux a dessiné quelques égratignures. C'est à ceux-ci qu'ils tiennent. Ils donneraient pour eux toutes les splendeurs nouvelles. Je gage qu'ils auront de la vie une intelligence plus subtile que les premiers.

Lucie Félix FAURE-GOYAU.

Conseils précieux

Oubliez hier. — Hier n'est plus. Confiez-le à la miséricorde de Dieu. N'ayez pas le front plissé en vous mettant au travail.

Utilisez aujourd'hui. —, Utilisez-le en entier. Abattez la besogne. Agissez comme si vous ne disposiez que du jour présent.

Faites le programme de demain. — Que demain ne vous prenne pas au dépourvu. Sachez toujours ce qui vous reste à faire.

Appréciez la valeur du temps. — Vous avez autant de temps que tout le monde. Vous êtes millionnaire en minutes. Convertissez vos minutes en mérites pour le temps, en gloire pour le ciel.

Quand tu as fait ton devoir, c'est encore ton devoir d'en paraître joyeux. — Goethe.

La mesure est à la fois ce qu'il y a de plus rare et ce qui contient le plus de force. — Lacordaire.

Ce ne sont pas les premières amours qui sont les meilleures: elles sont comme les premières dents, il faut qu'elles tombent. — Léon Gozlan.

JOYEUSE FÊTE!

Félicitations et voeux de bonheur aux petits amis qui fêteront leur anniversaire de naissance cette semaine:

20 août

Elmire Perreault, Saint-Norbert.

Robert Papineau, Pine Falls, 13 ans.

21 août

Maurice Boulet, Dunrea, 7 ans.

Ernest Beauchemin, Dunrea, 13 ans.

22 août

Gertrude Cormier, Saint-Norbert.

26 août

Adèle de Rocquigny, Haywood, 17 ans.

Hector Hogue, Saint-François-Xavier, 9 ans.

Les Camarades du "Coin" et Mère-Grand.

CHEF DE GARE TROP SENSIBLE

Il était une fois un monsieur qui s'appelait monsieur Télémaque et qui exerçait les fonctions de chef de gare à Tapinois-les-Coquelicots.

C'est un beau métier que celui de chef de gare; surtout à Tapinois-les-Coquelicots, et quand, par dessus le marché, on est maitre absolu d'une petite gare à pots de fleurs et à rideaux blancs, entourée d'un jardinet de propriétaire bien ratissé et garni de buis; de plusieurs kilomètres de rails, de distributeurs automatiques, de petits drapeaux rouges et verts et d'un certain nombre de signaux lumineux, on doit évidemment compter parmi les gens les plus heureux du monde.

Eh bien, voyez-vous, monsieur Télémaque n'était pas heureux! pas heureux du tout! On peut même dire que jamais on n'avait vu un homme plus mélancolique et plus triste que monsieur Télémaque, le chef de gare de Tapinois-les-Coquelicots.

C'est que ce bon, cet excellent monsieur Télémaque, affligé d'un coeur excessivement sensible, ne pouvait voir s'ébranler un train sans verser d'abondantes larmes.

C'est là évidemment une triste disposition pour un chef de gare, mais une disposition qui s'explique, après tout. J'ai même toujours pensé qu'il fallait être de pierre pour voir partir sans regret, du matin au soir, des voyageurs qu'on a reçus et à qui on a prodigué ses soins, ne fût-ce que pendant deux minutes.

Monsieur Télémaque, qui n'était pas de pierre, donnait libre cours à ses sanglots et, pour plus de commodité, il avait remplacé ses drapeaux de signalisation par des mouchoirs de mêmes couleurs qu'il agitait longuement après un coup de sifflet déchirant et avant de s'effondrer sur un banc, près de la buvette.

Le chef de gare de Tapinois-les-Coquelicots connaissait naturellement une certaine notoriété. Les touristes de la région faisaient volontiers un détour pour le voir au passage; et on disait même qu'un gros capitaliste, qui avait formé le projet de fonder une agence de pleureurs pour départs de trains, analogues aux pleureuses pour funérailles, encore utilisées dans certains pays, avait offert à monsieur Télémaque de le faire pleurer pour très cher dans les grandes gares.

Monsieur Télémaque, qui ne manquait pas de dignité, avait refusé cette avantageuse proposition et continuait de pleurer en amateur et de voir augmenter de façon effrayante le nombre de ses cheveux blancs.

• • •

M. Télémaque avait bien essayé de laisser la direction de la gare à sa femme, mais celle-ci ayant voulu faire sécher son linge sur le passage à niveau, pour le surveiller plus facilement, cela avait créé quelques difficultés avec les automobilistes.

A la suite de cette tentative, monsieur Télémaque résolut de ne plus se révolter contre son destin et reprit héroïquement son poste.

Il y demeura jusqu'au jour mémorable où un déraillement sans gravité en gare de Tapinois-les-Coquelicots, encombra la voie pendant quarante-huit heures et déversa dans la paisible demeure des époux Télémaque une horde de voyageurs vociférants qui réclamèrent à grands cris et avec des exigences chinoises le gîte et le souper.

Depuis cet événement, Monsieur Télémaque pousse un soupir de soulagement quand il voit partir un train.

Jean TOPSY.

On demande un lecteur discret

Un brave paysan (au fait, était-il brave, je n'en sais rien, j'aime seulement à le supposer), un brave paysan reçut un jour une lettre d'un ami et se trouva bien embarrassé, n'ayant jamais appris à lire, pour déchiffrer ce qu'on lui écrivait.

Toutes les personnes de l'honorable société qui ne savent pas leur alphabet connaissent ce genre d'embarras...

Notre homme retourne la lettre dans tous les sens, ce qui, d'ailleurs, ne l'avance à rien, et finit, après de longues hésitations, par se rendre chez le cabaretier, son ami.

— Mon bon Joseph, lui dit-il, je viens te demander un service. J'ai reçu une lettre d'un ami. Est-ce que ça ne t'ennuierait pas de me la lire?

Et comme le cabaretier, garçon complaisant, opinait de la casquette, il reprit, un peu gêné:

— Je sais bien que non, ça t'ennuie pas... Seulement, voilà... Je ne voudrais point te froisser, n'est-ce pas?... Mais, au cas où il y aurait des secrets pour moi dans la lettre... oui... eh bien, est-ce que ça te gênerait beaucoup de te boucher les oreilles en me la lisant...

Le Coin des Enfants

FEUILLETON DU "COIN"

La Belle et la Bête

(Suite)

Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans; et, ayant trouvé du foin et le l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand l'attacha dans l'écurie et marcha vers la maison où il ne rencontra personne; mais, étant entré dans une grande salle, il y vit un bon feu et une table bien servie, où il n'y avait qu'un couvert.

Comme la pluie et la neige l'avaient mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher. Il se disait en lui-même:

"Le maître de la maison ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute, ils viendront bientôt."

Il attendit longtemps; mais, onze heures ayant sonné sans qu'il vit personne, il ne put résister à la faim et prit un poulet qu'il mangea en quelques bouchées. Il but aussi deux ou trois coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements meublés magnifiquement. A la fin, il trouva une chambre où il y avait un bon lit; et, comme il était bien las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était grand jour quand il s'éveilla le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien, qui était tout gâté. "Assurément, dit-il en lui-même, ce palais appartient à quelque bonne fée qui a eu pitié de ma situation."

Il regarda par la fenêtre et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il entra dans la grande salle où il avait soupé la veille et vit une petite table où il y avait du chocolat.

"Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner."

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval. Comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs. Aussitôt, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une Bête si horrible qu'il fut tout près de s'évanouir.

"Vous êtes bien ingrat, lui dit la Bête d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon château, et, pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toute chose au monde! Il faut mourir pour réparer cette faute."

Le marchand se jeta à genoux et dit à la Bête, en joignant les mains:

"Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé.

— Je ne m'appelle point monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Je n'aime pas les compliments, moi; je veux qu'on dise ce que l'on pense: ainsi, ne croyez pas me toucher par vos flatteries. Mais vous avez dit que vous aviez des filles; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place. Ne raisonnez pas: partez; et, si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois."

Le marchand n'avait pas dessein de sacrifier une de ses filles à cet horrible monstre; mais il pensa: "Au moins, j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois." Il jura donc de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait.

Ayant repris son cheval qu'il retrouva dans l'écurie, il sortit de ce palais avec une tristesse égale à la joie qu'il avait eue en y entrant. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures, le bonhomme arriva dans sa petite maison.

Ses enfants se rassemblèrent autour de lui; mais, au lieu de se réjouir de leurs caresses, il se mit à pleurer en les regardant. Il tenait à la main la branche de roses qu'il apportait à la Belle. Il la lui donna et lui dit:

Maurice BOUCHOR.

(A suivre)

NOS AMIS LES OISEAUX

Rapaces diurnes

L'autour à tête noire

Cet oiseau, comme les deux précédents, appartient à la famille des Falconidés. Son habitat est la forêt qu'il ne quitte qu'accidentellement; sa présence dans les régions habitées créerait une sérieuse menace pour les basses-cours. S'il arrive que cet Autour s'établisse à proximité d'une ferme, on peut s'attendre à ses visites répétées. Avec la rapidité d'une flèche il fond sur sa proie et l'enlève avant même qu'on ait eu le temps d'intervenir. Il lui arrive aussi de visiter les pièges du chasseur et de se repaître du gibier qui s'y trouve. C'est une espèce nuisible, car plus que tout autre oiseau de proie il ravage les basses-cours et exerce ses rapines parmi les perdrix.

Cet oiseau, d'une longueur de 22 à 24 pouces, a les parties supérieures de sa livrée d'un gris bleuâtre ou ardoisé, chaque plume étant lisérée de noir ou portant une ligne longitudinale de cette couleur au milieu; le dessus de la tête et du cou est noir, les parties inférieures sont blanches et rayées en travers de brun ardoise Le jeune est d'un brun moins foncé.

La buse à manteau roux

Cet épervier est un grand destructeur de petits rongeurs. On a constaté que les souris et les mulots forment plus de la moitié de sa nourriture; on l'accuse toutefois et avec raison de s'attaquer aux petits oiseaux, aux grenouilles, aux musaraignes et aux araignées qui tous sont de précieux auxiliaires. On lui pardonne cependant ses déprédations en songeant à la guerre sans merci qu'il livre aux souris et aux mulots. Cette buse ne s'attaque jamais aux oiseaux des basses-cours. Sa longueur varie entre 17 et 19 pouces. Sa livrée est d'un brun roux; la queue est plutôt noirâtre avec des bandes transversales blanches.

E. L'ITALIEN.

(L'Enseignement Primaire)

LES MAUVAISES HERBES

La Moutarde Sauvage (Brassica arvensis)

C'est la plus répandue, et en même temps la plus nuisible des plantes comprises dans la famille des moutardes. On la trouve dans tout le Canada; elle se voit surtout le long des vallées, des rivières. Elle est annuelle, d'une hauteur qui varie de 1 à 3 pieds, et ses tiges sont couvertes de poils qui s'inclinent vers le bas. Une des caractéristiques frappantes de cette plante est la teinte pourpre aux points de réunion des branches avec la tige. La fleur, d'un jaune vif, est odorante. Les gousses, de 1 à 2 pouces de longueur, renferment de 15 à 17 graines chacune. Parvenues à maturité, les gousses se fendent et laissent choir sur le sol la semence qu'elles contiennent. Il n'est donc pas surprenant que cette plante se répande si rapidement, dans les cultures des céréales surtout.

Marguerite Blanche (Chrysanthemum leucanthemum)

Cette plante vivace qui est originaire d'Europe, a des racines courtes, très nombreuses et qui peuvent produire plusieurs tiges d'environ 2 pieds de hauteur. Les feuilles en sont crénelées, dentées ou incisées et les fleurs, fixées sur une longue queue nue, sont à disque jaune et à rayons blancs. Une seule plante produit de 5,000 à 8,000 graines qui se répandent avec la plus grande facilité. Souvent ces graines, après avoir passé par le canal digestif des animaux, conservent leurs facultés germinatives et sont introduites de nouveau sur les champs avec le fumier.

E. L'ITALIEN.

(L'Enseignement Primaire)

Frayeur motivée

Un enfant aperçoit un dindon qui accourt à lui pour avoir du pain; il se jette, effrayé, dans les jambes de son père.

— Comment, tu as peur d'un dindon et tu en as mangé hier?

— Oui, répond l'enfant, mais celui-ci n'est pas assez cuit.

AMUSONS-NOUS

Pile ou face

Les joueurs sont partagés en deux camps: le camp "pile" et le camp "face". Un refuge est tracé à chaque extrémité du terrain. Les joueurs se placent en ligne sur deux rangs au milieu du terrain, chaque camp se tournant le dos et faisant face à son refuge. Le chef lance en l'air une pièce de monnaie et annonce "pile" ou "face". Les joueurs du camp désigné courent vers leur refuge. Leurs camarades se retournent et les poursuivent. Quand un joueur est pris, il est conduit dans le refuge de son adversaire, il est prisonnier. Le camp gagnant est celui qui a fait le plus grand nombre de prisonniers.

On peut varier ce jeu en faisant placer les enfants face à face, à genoux ou couchés.

La distance entre la ligne de départ et les refuges varie avec l'âge, la force et l'entrainement des joueurs.

Le pot au lait

Chaque joueur porte un objet (pierre, morceau de bois, sac de sable) en équilibre sur la tête. Il s'agit d'atteindre un but placé à une distance de 10 ou 12 pieds et de revenir au point de départ sans faire tomber l'objet porté, ni s'aider des mains pour le maintenir en équilibre.

Pour éviter les accidents pouvant résulter de la chute de l'objet porté, on ne fera partir que quatre ou cinq joueurs à la fois.

Quelques devinettes

1. Quelle différence y a-t-il entre un imprimeur, un instituteur et une femme de chambre
2. Qui est-ce qui garde son manteau, même lorsqu'il fait chaud?
3. Qui est-ce qui se déchire et se raccommode sans fil ni aiguille?
4. J'ai 6 poissons sans tête, 9 sans queue et 8 coupés par le milieu. Combien cela fait-il de poissons?

Réponses

1. C'est que l'imprimeur fait les affiches, l'instituteur l'école (les colle) et la femme de chambre les lits (les lit).
2. La cheminée.
3. Un nuage.
4. 0, car 6 sans tête fait 0, 9 sans queue fait 0, 8 coupé par le milieu fait deux 0, soit au total 0 poisson.

Petite histoire polonaise

On parlait un jour devant un Galicien d'un homme qui était mort à 100 ans comme d'une chose extraordinaire: "Vous trouvez cela étonnant, dit le Galicien, mais, si mon père n'était pas mort il aurait maintenant 128 ans".

Pour avoir l'heure...

Calino rencontra dans l'escalier un déménageur qui porte sur son dos une énorme horloge rustique.

Et, en voyant le déménageur qui sue sang et eau, Calino s'apitoie:

— Mon pauvre ami, dit-il, pourquoi ne portez-vous pas plutôt une montre-bracelet comme moi...

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

SAINT-NORBERT

L'entrée des élèves pensionnaires au couvent est fixée au 24 août, et l'ouverture des classes au lendemain 25 août.

A toutes les élèves, anciennes et nouvelles, la plus cordiale bienvenue.

SAINTE-ANNE-DES-CHENES

Les classes commenceront au Couvent de Sainte-Anne-des-Chênes le mardi 25 août et l'entrée des pensionnaires aura lieu la veille le 24.

• • •

Le sanctuaire de notre chère sainte a reçu, la semaine dernière, un distingué visiteur venu de bien loin: le R. P. Auguste Sordet, Rédemptoriste. Il vient de Rome faire, au nom du général de sa congrégation, la visite canonique de toutes les maisons des Rédemptoristes canadiens-français. Le T. R. P. Sordet est né en Lorraine, il y a quelque soixante-cinq ans. Entré chez les Rédemptoristes en 1879, il y a rempli les charges les plus importantes, en France d'abord, puis à Rome, où son Général l'appela, en 1913, comme consulteur général de l'Ordre.

• • •

Le R. P. Josaphat Magnan, provincial des Oblats, MM. les abbés Giroux et Sabourin, sont aussi venus faire une courte apparition au monastère des Pères.

• • •

Nos Dames de Sainte-Anne ont élu, dimanche, les officières de leur congrégation. Voici les noms des élues: Présidente, Mme Laurent Tougas; 1re assistante, Mme Louis Salignon; 2me assistante, Mme Arthur Boucher; secrétaire, Mme Conrad Gauthier; trésorière, Mme Armand Laurin; conseillères: Mmes Jos. Nault, aîné, Ph. Perrin, Isidore Côté, Octavien Rémillard, Octave Mousseau.

• • •

Le Divin Maître cueille encore chez nous des fleurs pour ses jardins. Le 5 août, Mlle Bernadette Mousseau entrait chez les Soeurs Grises; le 17 août, Mlle Yvonne Perrin, nièce du R. P. J. Magnan, O.M.I., nous quittait elle aussi pour les Soeurs Oblates de St-Boniface. Avec nos félicitations, nous les prions d'accepter nos voeux de persévérance et de bonheur.

• • •

Le 10 août, M. l'abbé Picton, curé de Sainte-Geneviève, et une centaine de ses paroissiens, sont venus faire à la bonne sainte Anne leur pèlerinage annuel. Après avoir satisfait leur piété auprès de la bonne sainte, ils ont pu se délasser en assistant à d'intéressantes joutes de balle au camp, où les nôtres se sont couverts de gloire.

N.-D. DE LOURDES

Baptêmes

Le 1er juillet — Marie-Thérèse-Parmilia-Joséphine, enfant de Georges Jamault et d'Anaïda Robitaille.

Le 6 juillet — Maurice-Joseph-Alphonse, enfant de François Deleurme et d'Angèle Monney.

Le 12 juillet — Bernadette-Marie-Emilie, enfant de Joseph Pilloud et de Marie-Rachel Lee.

Le 17 juillet — Marie-Juliette-Yvette-Adrienne, enfant de Yves Dondo et de Thérèse Durand.

Le 30 juillet — Anne-Marie-Paule, enfant d'Emile Sibilleau et de Marie Charrière.

Le 3 août — Lucienne-Marie-Thérèse-Victoire, enfant de Louis Bazin et d'Eloise Bourrier.

Mariage

Le 5 août — Charles Jamault avec Marie Ronceray. Les jeunes époux sont partis le 12 courant pour la région de la Rivière-la-Paix, à Donnelly, où ils ont décidé d'établir leur résidence. M. Jamault administre un des élévateurs de l'endroit. M. l'abbé Roy, ancien curé de Starbuck, est curé de la nouvelle paroisse. Nos voeux de bonheur accompagnent les nouveaux époux dans leur lointain pays.

Sépulture

Le 11 août — Jean-Etienne Durand. Avec ce paroissien disparaît un des ouvriers de la première heure. Au printemps de 93, il arrivait en droite ligne du Pertuis, Haute Loire, de cette partie de la France au sol un peu moins privilégié, mais qui produit les âmes et les corps robustes, des coeurs vaillants, mais surtout chrétiens. Il nous arrivait, dis-je, avec une petite famille naissante: Virginie, 4 ans; Henriette, 3 ans; Eulalie, 2 ans; Jean, 10 mois. Pendant un an il profita de l'hospitalité d'un bon voisin, et un an après il s'établissait définitivement sur son "homestead", à 3 milles du village. Tout était à faire sur une terre couverte de vieux chênes. La terre se fit, et la maison se remplit de nouveaux venus. Le premier Canadien fut Michel, auquel vinrent s'adjoindre successivement Auguste, Maxime, Thérèse, Joseph, Louis, Léon, Etienne, Pierre, Adrien, Marie.

Les temps ont passé, le petit domaine s'est agrandi grâce à un travail intelligent et bien compris des enfants devenus grands et en âge de travailler. Depuis un certain temps, le nid familial était bien étroit. Le premier à en sortir fut Virginie, l'aînée, qui se maria à Jean Comte. Pour lors, tous deux marchent sur les traces des parents, avec leurs dix enfants. Mentionnons aussi les autres: Eulalie, mariée à Auguste Richaud, sept enfants; Auguste, marié à Irène Fouasse, quatre enfants; Maxime à Marie Lemouillec; Thérèse à Yves Dondo, six enfants; Joseph à Elise Arcan, quatre enfants; Louis à Bernadette Vigier; Pierre à Délima Lagimodière, trois enfants.

Une famille si chrétienne se devait de donner un de ses membres au bon Dieu; elle n'y manqua pas. La deuxième des filles, Henriette, en 1920, entrait chez les Soeurs Grises.

Le bon père Durand, — on l'appelait ainsi volontiers en dernier à cause de ses cheveux blancs et de sa marche moins allègre — sentait le besoin bien légitime de se reposer, en se retirant au village. Ce qu'il fit il y a trois ans. Avec un léger regret de n'être plus à la ferme, il vivait heureux cependant avec son épouse et les plus jeunes des enfants. Son plus grand bonheur était de pouvoir assister aux offices de la paroisse. Le printemps dernier, il fit une méchante grippe; les affaires se compliquèrent et déjouèrent bientôt tous les efforts de la médecine et les soins les plus dévoués. Le dimanche 8 août, muni de tous les secours de l'Eglise, entouré de tous ses enfants, quelques-uns venus de loin, comme Mme Richaud et son mari, de Deer Horn, et Soeur Henriette, de Saint-Boniface, accompagnée de Soeur Marie Bourbonnière, après une dernière visite du prêtre, la récitation des prières des agonisants, sans un râle, tout doucement, vers les 6 h. du soir, le cher malade nous quittait pour un monde meilleur. Les obsèques, les plus imposantes que l'on puisse voir, eurent lieu le surlendemain, mardi 11 courant.

La famille en deuil nous prie de remercier la paroisse, les amis, les visiteurs, les Soeurs des Cinq-Plaies, les Soeurs Grises de Saint-Boniface de leur sincère et pieuse sympathie.

M. Jean-Etienne Durand avait 69 ans, 3 mois et 5 jours. A sa digne et vaillante épouse, et à toute sa famille l'expression de notre compassion la plus sincère.

Nos écoles

Elles sont encore fermées, mais vont s'ouvrir bientôt. La messe du Saint-Esprit, à l'ouverture des classes, aura lieu le 19 septembre. Cette messe sera à 8 h., et tous les enfants, qui tous sont des "Croisés" de la communion, sont invités à cette messe et à y faire la communion. Après leur petit déjeuner, séance gratuite de cinéma pour tous les enfants.

Examens

Vingt-huit élèves de nos différentes écoles, dont 21 pour l'école du village, se sont présentés aux examens. Sur ce nombre, trois seulement ont échoué. Voici la liste des lauréats:

Grade VIII — Couvent: Odile Comte, Louis Comte, Eva Goulet, Marie-Ange Labossière, Hélène Muller, Henri Sala, Blanche Lambert. Ecole Lee: Thérèse Vuignier. Ecole Jeanne d'Arc: Marcel Lejeune. Ecole Saint-Louis: Aline Chateau, Victorine Vigier.

Grade IX — Couvent: Cécile Lemouillec, avec distinction; Anne-Marie Lemouillec, Angèle Pantel, Blandine Chateau, Léonie Carrière, Helen Le Roy, Charles Sala.

Grade X — Hélène Comte, Alphonsine Cool, Alphonse Comte, Albert Lafrenière.

Grade XI — Alphéda Provencher, Soeur Thérèse de l'Enfant-Jésus, avec honneur; Marie-Ange Leverrier, Fernande Delaquis.

Honneur à tous ces enfants et à leurs maître et maîtresses dévoués.

Voyages

L'été, c'est le temps des visites et des voyages de repos. Jusqu'à notre Père curé qui s'en mêle. Après deux semaines de séjour dans la région est du diocèse, chez les confrères, il nous est revenu la semaine passée, heureux, nous a-t-il dit, de ce qu'il a vu et entendu, plus heureux encore de se retrouver au milieu des siens. Le bon Père n'a pas perdu l'habitude du travail, car deux heures après son retour on le voyait, une gratte à la main, faire le tour des allées et arracher les mauvaises herbes.

M. et Mme Albert Campeau, parents et beaux-parents de M. et Mme Mineau, d'Ottawa, ont passé trois semaines auprès de leurs enfants. Ils nous sont venus en auto Nash, de la capitale, Ottawa, en cinq jours, sans aucune panne. Le voyage de retour s'est effectué avec les mêmes chances de succès. Puisque l'heure est aux bons chemins et aux voyages rapides et faciles, nous espérons bien les revoir encore.

De retour au pays, la famille Louis Delaquis, père, mère et cinq enfants, en petit Ford, de l'Ile aux Noix, près Montréal, après quatre semaines d'heureux séjour au pays natal de Mme Louis Delaquis. Cinq jours pour aller et six pour revenir. Rien de plus facile, paraît-il, et de plus agréable; l'eau vous en vient à la bouche. Aussi les heureux voyageurs se promettent-ils de se reprendre, à la prochaine occasion. Pour nous, nous sommes tout heureux de les voir revenus, sains et saufs, et tout florissants de santé.

L'hôtel Notre-Dame a changé de propriétaire. Mme veuve Joseph Moreau a vendu à M. Camille Clément, pour pouvoir se retirer à Winnipeg. Aux uns et aux autres, nos voeux de succès dans leur entreprise nouvelle.

L'élévateur du "Wheat Pool" vient de passer de ses actionnaires entre les mains du gouvernement. D'aucuns pensent que c'est une "transaction sans profit".

Mgr Jubinville, le 6 courant, venait rendre visite à nos Pères, en compagnie de MM. les abbés Giroux, de La Broquerie, Caron, de Fannystelle, et Gagnon, de Saint-Boniface. Il venait pour présider le chapitre général de nos bonnes Soeurs.

Un canard, et un gros, auquel très heureusement on vient de couper les ailes, c'était la mort annoncée partout et comme certaine de M. Ovila Cailler, un de nos anciens, maintenant retiré à Saint-Boniface. Nous apprenons avec plaisir sa convalescence. Ah! les langues... N'a-t-on pas voulu faire un évêque de notre curé? L'eusses-tu cru?

Le 22 courant, séance de cinéma: Verdun. Prix facultatif.

SAINT-CHARLES

Les élèves du Couvent, dirigées par les Missionnaires Oblates du Sacré-Coeur et de Marie-Immaculée, ont remporté un brillant succès en classe et en musique:

Grade XI — Mlles Salomé Carrière, May Overall, Helen Brodeur, avec honneur, et Phyllis Hollins.

Grade X — Mlles Annie James, Cécile Caron, avec honneur, et Phyllis Hicks, Pearl Coblentz, Carmen Lecot, Nora Lee et Ernestine Carrière.

Grade IX — Odile Laflèche, Agnès Léger, Cécile Lavoie, avec honneur, et Peggy Gray, Gladys Parks, Clara McRae, Evelyn Boivin.

Musique

Théorie élémentaire et primaire: Mlles Geneviève Willick, Edna Houston, Julia Cayley, Olive Williamson, Anita Léger, Edith Lumsden, Dorothy Beeston, Peggy Steve et Maris-K. Dunne, toutes avec honneur.

Théorie junior: Pearl Coblentz, Clara McRae, Carmen Lecot, Agnès Léger, Margaret Gray, Edna Houston, toutes avec honneur.

Composition musicale intermédiaire: Angèle Laflèche, Eugénie Matte, Thérèse Viau.

Pédagogie du piano: Thérèse Viau, avec honneur.

Examens de piano: Grade A.T.C.M., Mlles Thérèse Viau et Pearl Coblentz. Primaire, Nellis Langley et Dorothy Beeston.

Elémentaire: Helen Low, Julia Cayley, Olive Williamson.

Préparatoire: Doris Passalis.

Toutes des deux derniers grades avec honneur.

• • •

La rentrée des classes aura lieu le 2 septembre.

LAC DU BONNET

La conférence de M. Villeneuve, mercredi soir, nous a appris bien des choses que nous ne connaissions pas encore sur l'élevage des animaux et les avantages de la culture mixte. Il nous a rappelé aussi que nous avions ici à peu près ce qu'il y a de mieux dans la province comme terrains pour ce genre de culture. Ce passage de notre dévoué agronome aidera beaucoup le mouvement de colonisation qui s'accentue de jour en jour au Lac du Bonnet. Des demandes nous arrivent chaque jour de notre province, de la Saskatchewan et même de la province de Québec. Les Anglais, de leur côté, font une réclame très accentuée. Que nos Canadiens se hâtent, s'ils ne veulent pas se laisser couper l'herbe sous le pied. M. le Curé se met volontiers à la disposition de ceux des nôtres qui désireraient des renseignements plus précis.

Il y a ici des terres à bon marché, mais il y a surtout trois demi-sections à la porte du village, terres toutes faites, de première qualité, pour $4,000, $5,000 et $7,000. Evidemment, c'est beaucoup d'argent. Mais c'est aussi beaucoup d'avenir pour quelqu'un qui saurait cultiver et mener son affaire.

Il faudrait ici une bonne crémerie. Un bon Canadien qui aurait les fonds nécessaires pour mettre sur pied une si belle entreprise s'enrichirait facilement et ferait oeuvre patriotique sur une plus grande échelle.

DELEAU

Le tirage des billets au profit de la mission de Deleau a eu lieu jeudi dernier, à Grande Clairière.

La première valise de linge a été gagnée par Mlle Julia Bauche, de Grande Clairière, No 1323.

La deuxième valise de linge, par G. Prénoveault, 534, rue Ritchot, Saint-Boniface, No 739.

Le coussin a été gagné par M. Emile-B. Bauche, de Grande Clairière, No 6.

Merci aux charitables personnes de l'extérieur qui ont vendu ou acheté de ces billets.

Vive la République!

C'est Henri Béraud qui conte cette anecdote.

Un jour, des habitants de la ville castillane d'Aranjuez, où résidait la famille royale d'Espagne, ne furent pas peu surpris d'apercevoir, à une des fenêtres du palais, un tout jeune homme qui criait à pleine voix: "Vive la République!"

Ce précoce républicain n'était autre que le prince des Asturies, le futur Alphonse XIII, qui, ayant été mis en pénitence dans une pièce dont les fenêtres donnaient sur la place, avait trouvé cet ingénieux moyen de se faire libérer séance tenante.

En entendant, le 13 avril, au lendemain des élections municipales, les Madrilènes crier sous ses fenêtres: "Vive la République!", Alphonse XIII a peut-être pensé, au début, qu'il ne s'agissait que d'une gaminerie comme celle dont il s'était jadis rendu lui-même coupable.

LE CHANGE

L'argent des pays d'Europe se vend aux prix suivants, en sous canadiens:

	Prix du jour	Prix normal
Livre anglaise	$.87¼	$4.87
Franc français	3.94¾	3.92
Belga belge	14.05	13.9
Franc suisse	19.67	19.3
Lire italienne	5.28	5.26
Couronne suédoise	26.97	26.8
Cour. norvégienne	26.96	26.8
Couronne danoise	26.96	26.8
Mark allemand	23.98	23.8
Cour. hollandais	40.64	40.2

LE MARCHE

18 AOUT 1931

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
Bons et de choix	$5.00—$6.00
Moyens	$4.00—$4.75
Ordinaires	$3.00—$3.50
Bouvillons, au-dessus de 1,050 livres	
Bons et de choix	$5.00—$6.00
Moyens	$4.00—$4.50
Ordinaires	$3.00—$3.50
Génisses—	
Bonnes et de choix	$4.50—$5.50
Moyennes	$3.75—$4.25
Ordinaires	$3.00—$3.50
Veaux engraissés—	
Bonnes et de choix	$6.00—$7.00
Moyens	$4.50—$5.50
Vaches—	
Bonnes	$2.75—$3.50
Moyennes	$2.00—$2.50
Ordinaires	$1.50—$1.75
Pour conserve	$ .75—$1.25
Taureaux—	
Bons	$2.00—$2.25
Ordinaires	$1.50—$1.75
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$3.25—$3.90
Ordinaires	$2.00—$3.00
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$2.50—$3.25
Ordinaires	$1.75—$2.25
Vaches laitières	$35.00—$60.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$5.00—$6.00
Ordinaires et moyens	$3.00—$4.50
Porcs—	
Bacon de choix—Prime de $1 par tête	
Bacon	$5.75
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$4.75
Très pesants	$3.00—$4.00
Légers et maigres	$5.00—$5.25
Truies No 1	$4.00—$4.50
Truies No 2	$3.00
Inférieurs	$3.00
Verrats	$2.00—$2.50
Agneaux—	
Bons, poids moyen	$6.00—$7.00
Ordinaires	$3.00—$3.50
Moutons—	
Bons, pesants	$2.00—$2.50
Bons, poids moyen	$3.00—$3.00
Ordinaires	$1.50—$2.00

PRODUITS

Beurre—	
Crèmerie F.O.B. Winnipeg, approximatif — No 1	$ .19½—$ .20
Oeufs—	
(D'après la classification du gouvernement fédéral)	
Extra, la douzaine	$ .18
Premiers	$ .16
Seconds	$ .13
Pommes de terre—	
Nouvelles, par 100 livres	$ .60
Au détail	$ .75
Farine—	
Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patents, Lake of the Woods, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household et Maple Leaf Mills:	
Sac de 98 livres	$2.60
2 sacs de 49 livres	$2.65
4 sacs de 24 livres	$2.70
Alimentation—	
Son. La tonne	$13.00
Moulée. La tonne	$14.00
Gruau—	
Le sac de 80 livres	$2.30
Foin—	
Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg	
Mil. No 1	$16.00—$17.00
Mil. No 2	$15.00—$16.00

Cours du grain fourni par

EUG.-J. DUFRESNE

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur

Pour la semaine finissant le 17 août 1931

GRAINS	11 août Mardi	12 août Merc.	13 août Jeudi	14 août Vend.	15 août Samedi	17 août Lundi
Blé No 1 Nord	.56	.56½	.55⅞	.55⅜	.56¼	.55¾
2 Nord	.52⅛	.52¼	.51⅞	.51⅜	.52	.51¾
3 Nord	.47⅛	.47¼	.46⅞	.46⅜	.46¾	.46¾
Avoine 2 CW	.29⅝	.30¼	.30⅛	.29⅞	.30⅜	.29⅞
3 CW	.26¾	.26¾	.26½	.26⅛	.27¼	.26
Orge 3 CW	.31⅝	.32	.32⅝	.32¼	.33¼	.32⅜
4 CW	.29⅝	.29½	.29⅞	.30⅜	.31	.30⅜
Lin 1 NW	1.11¼	1.08	1.04½	1.03¼	1.05¾	1.03½
2 CW	1.07½	1.04	1.00½	.99¾	1.01¼	.99¾
Seigle 2 CW	.28¾	.29¾	.29¾	.29½	.30¼	.29¾
Prix sur voie (track)						
Base Blé 1 Nord	.56	.56½	.55⅞	.55⅜	.56¼	.55¾
Avoine 2 CW	.29⅝	.30¼	.30⅛	.29⅞	.30⅜	.29⅞
Orge 3 CW	.31⅝	.32	.32⅝	.32¼	.33¼	.32⅜
Lin 1 NW	1.11¼	1.08	1.04½	1.03¼	1.05¾	1.03½
Seigle 2 CW	.28¾	.29¾	.29⅞	.29⅝	.30⅜	.29⅜
Options						
Blé Octobre	.56¾	.56⅞	.56	.55⅜	.56¼	.55¾
Décembre	.57¼	.57⅜	.56¼	.56⅜	.57¼	.56¾
Mai	.60⅞	.61¼	.60⅝	.60½	.61⅜	.61
Avoine Octobre	.30⅝	.30⅞	.30⅞	.30¼	.31⅜	.30⅜
Décembre	.28¼	.29	.28⅝	.28	.28⅜	.28
Mai	.30⅞	.31	.30⅞	.30½	.30¾	.30
Orge Octobre	.31⅞	.32¼	.32⅜	.32¼	.33⅜	.32⅞
Décembre	.32	.32⅜	.32⅝	.32⅞	.33⅜	.32¾
Mai	.35¾	.35⅞	.36⅜	.35⅝	.35⅜	.35⅞
Lin Octobre	1.14	1.10½	1.06⅛	1.05½	1.08	1.05½
Décembre	1.14	1.10½	1.07	1.06	1.08	1.04¾
Mai	1.19	1.14⅞	1.11⅞	1.10⅞	1.13¾	1.10
Seigle Octobre	.30⅞	.31⅜	.31⅝	.31¼	.31⅞	.31¼
Décembre	.32⅜	.33⅛	.32	.32¼	.32⅜	.32⅜
Mai	.36⅜	.37⅜	.37	.36	.36⅜	.35⅜

La Maison d'Emeraude

Feuilleton de la Liberté No 5

par EVELINE LE MAIRE

(Suite)

C'est que, depuis trois mois, je vivais d'une seule pensée: l'inconnu de la Maison d'Emeraude remplissait mes jours et mes nuits de son regard et de sa voix; cet anéantissement de mon être dans une pensée unique exaspérait à mon insu tous mes désirs de bonheur, et, après avoir donné, je voulais maintenant recevoir. Il était donc injuste que cet homme fût toute ma vie, tandis que le sourire, l'amour d'une femme, tenaient en lui la place qu'il tenait en moi!

Il aimait ailleurs, lui mon mystérieux inconnu que je considérais comme un être unique, dégagé des soucis ordinaires aux autres hommes! Etait-ce possible et même vraisemblable? Désillusion ou jalousie, quelle était la véritable cause de ma souffrance?

Je fus désormais une pauvre âme tourmentée, ingénieuse à imaginer entre les murs d'émeraude un paradis dont j'étais à jamais exclue. Le coeur me faisait si mal que, pour lui rendre un peu de joie, j'en vins un jour à m'introduire en pensée dans ce paradis imaginaire: je vis alors les yeux d'acier me regarder avec amour, j'entendis la voix ensorcelante me dire des paroles passionnées... A la vague de bonheur qui me souleva, je compris que mon coeur ne m'appartenait plus et que, sans retour, je l'avais donné à un inconnu qui ne m'aimait pas.

XI

— Irène, ma petite chérie, tu vas aller porter deux pots de gelée de framboise à Mme Le Chartier; je veux lui montrer que notre nouvelle recette est bien meilleure que l'ancienne. Tiens, prends aussi des bigarreaux, ils n'en ont plus de cette espèce-là!

Mon panier au bras, comme le Petit Chaperon rouge, je partis pour les Charmilles. Le ciel, trop bleu toute la matinée, se marbrait de grisailles. L'air, saturé de chaleur, pesait lourdement sur les fleurs accablées. Je croyais voir, dans leurs petites corolles languissantes, le visage même de l'ennui qui habitait en moi. Depuis une semaine, je n'avais pas ouvert la porte cachée de notre parc; depuis une semaine, je pensais sans répit aux inconnus de la Maison d'Emeraude. J'avais passé des heures fiévreuses parmi mes livres d'études, dont les mots glissaient sous mes yeux comme des choses mortes, incompréhensibles, et des heures désespérées dans la solitude du parc, entre Sultan et Princesse endormie. Tante Caroline me regardait parfois avec inquiétude; un mot frémissait sur ses lèvres, mais, la voix de mon arrière-grand'mère, la rappelant à d'autres devoirs, elle ne prononçait point les paroles qui ne m'eussent pas consolée... Et c'est pour me distraire, la chère âme! qu'elle m'envoyait porter des bigarreaux à Mme Le Chartier.

Le parfum des roses m'annonça les Charmilles toutes proches. Le front haut, je mis un sourire sur mes lèvres, pour cacher mon tourment à notre voisin dont je redoutais le regard ami, et, de toutes mes forces, je voulus, à cette minute, ne voir au monde que la radieuse beauté des Gloires de Dijon qui buvaient la lumière par leurs pétales épanouis.

Le portillon était ouvert. La grosse Basilide, les poings sur les hanches, causait avec deux commères et un homme que je ne connaissais pas.

— Mademoiselle Irène, dit-elle en m'apercevant, savez-vous si y a par ici un nouveau monsieur?... Comment qu'y s'appelle? demanda-t-elle à l'étranger.

— Son nom, très probablement, ne vous dirait rien, fut la sobre réponse.

— Alors, on ne peut pas savoir, répliqua Basilide vexée.

— Je ne le sais pas moi-même, reprit l'homme; mais, dans un petit village comme celui-ci, la présence d'un étranger est bien vite connue, quel que soit son nom!

— Alors, comme je vous le disais, c'est pas ici, fit Basilide; n'est-ce pas, mademoiselle Irène?

— Non, pas ici.

Et je passai, en courant, sous l'arcade fleurie, pour cacher à ces femmes la rougeur brûlante de mon front. Mais, quand le rideau de Gloires de Dijon se fut interposé entre leur groupe et moi, je m'arrêtai, l'oreille tendue à leurs paroles; je voulais savoir si je ne me trompais pas en pensant que moi seule, à Barville, eusse pu donner à l'étranger le renseignement qu'il demandait.

Celui-ci disait encore:

— Et le mois dernier, vous n'avez vu personne?

— J'y pense, clama la mère Félicette, une des commères amies de Basilide, j'y pense... le monsieur qui vient quelquefois à la messe le dimanche...

— C'est ma foi vrai! dirent ensemble les deux autres femmes.

La mère Félicette, impérieuse, élevait la voix:

— Personne ne le connait, celui-là; on le voit de temps en temps à l'église, puis il disparait comme une muscade.

— Il n'habite pas le village, pour sûr, insista Basilide, pour affirmer l'exactitude de ses premiers renseignements.

— Comment est-il? demanda une voix frémissante.

Entre les branches embaumées, j'apercevais le questionneur, un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, fortement charpenté, sec, bilieux, les yeux ardents, la lèvre affligée d'une moustache indigente; ses mains, gantées, maniant nerveusement une canne à pomme d'argent. Félicette expliquait:

— C'est un grand beau garçon, un vrai monsieur.

— Mince, brun? demanda l'étranger.

— C'est cela.

Basilide, qui ne voulait pas être en reste de commérages, interrompit les interlocuteurs:

— Il n'habite pas ici, dit-elle, mais il ne doit pas être loin. J'ai l'idée que c'est pour lui qu'une femme, qui ne cause à personne, vient chercher du pain frais à la boulangerie et du beurre chez les Gallois. Ca fait même deux fois qu'elle prend un poulet. On se demande ici d'où elle sort, avec son drôle de bonnet.

— Une coiffe bretonne? demanda l'homme aux yeux ardents.

— C'est-y une coiffe bretonne? reprit Basilide. Ca fait comme ça et comme ça!

Où j'étais, je ne pouvais voir la bavarde; mais je l'imaginais arrondissant ses mains autour de sa tête, pour figurer par des gestes la coiffure de son inconnue.

— A-t-on vu aussi un enfant

La voix qui proférait ces mots tremblait.

— Un enfant? non, jamais, affirmèrent d'une seule voix les trois commères.

Un pas en avant, fait par l'étranger, me fit craindre qu'il ne m'aperçût l'épiant à travers les rosiers, et je me détournai prestement. A ce moment, M. Le Chartier surgissait à l'angle de sa maison; il me fit un geste d'accueil qui m'obligea à quitter mon poste d'écoute. Je dus aller retrouver Mme Le Chartier dans sa chambre; comme toujours, j'entendis l'éloge de tante Caroline, si occupée du plaisir des autres, et mon panier me fut rendu plein d'admirables roses que mon vieil ami avait lui-même cueillies pour moi.

Quand je sortis de la maison, Basilide y rentrait. Je voulais passer sans rien dire, mais une question, déjà, était sur mes lèvres:

— Qu'est-ce qu'il voulait donc, ce monsieur?

— Il recherche quelqu'un qui a quitté son pays.

— Quel pays?

— Il n'a pas dit.

— Pourquoi le cherche-t-il?

— Ca doit être pour une affaire d'héritage... à ce que nous supposons, la mère Félicette et moi.

— Vous supposez!

— Et nous avons idée que c'est le monsieur qui est venu à l'église, vous savez bien, mademoiselle Irène. On l'a dit à l'autre; il a eu l'air content, surtout que j'ai eue une bonne idée. Je lui ai dit:

"— Si vous voulez savoir la vérité et que rien ne vous presse, restez donc jusqu'à dimanche: il sera peut-être à la messe et, si c'est lui, vous pourrez lui causer.

"— Oh! qu'il a dit, ça fait trois jours, d'ici dimanche; il vaudra mieux que je revienne.

"Alors, que je lui dis, vous pourrez toujours attendre jusqu'à demain matin, pour voir la femme; elle vient à la boulangerie vers 7 heures; vous lui demanderez où qu'elle demeure.

"— Ca, c'est une idée, qu'il a répondu."

— Basilide, pourquoi avez-vous dit cela?

— Mademoiselle Irène, j'aime à rendre service aux gens; quand je peux aider quelqu'un dans l'embarras, je ne refuse jamais! Si le monsieur de l'église touche son héritage, il pourra me dire merci.

L'absence de Basilide avait dû être longue, car Mme Le Chartier l'appelait d'une voix irritée; elle se hâta vers la cuisine, et je franchis, pour m'en aller, la porte fleurie des Charmilles.

Une impression de catastrophe m'étouffait; les paroles solennelles entendues en un jour de joie dans la forêt sonnaient à mes oreilles comme des cloches de deuil: "Ne parlez de moi ni de l'enfant à personne; personne au monde ne doit savoir qu'il est ici!..." Personne au monde, et quelqu'un était sur sa piste, quelqu'un qui, grâce à Basilide, aurait le lendemain la certitude qu'il cherchait. Qu'adviendrait-il, en ce cas? Quel malheur menaçait les inconnus de la Maison d'Emeraude? Ne pourrais-je rien faire pour eux, moi la seule dépositaire du secret de la forêt?

Les grisailles du ciel s'épaississaient; une tristesse soudaine semblait s'être emparée des grands arbres pensifs; une mésange, qui chantait, se tut à mon passage; dans mon panier, les roses de mon vieil ami restaient royalement belles.

— Ne pourrais-je rien pour eux? me répétai-je angoissée. Peut-être... les avertir. S'il y a un danger, il faut qu'ils le connaissent, afin de s'en défendre.

C'est cela, c'est cela, les prévenir. Je courus à travers les prés, pour atteindre la forêt sans passer par Maison-Blanche; j'arrivai très vite aux chemins mal connus, entre les broussailles qui moutonnaient autour de ma grande amie; je marchais, je marchais, le visage cinglé, les vêtements accrochés, attentive seulement à protéger mes roses menacées par les rameaux épineux qui ralentissaient ma course. La pluie commençait à tomber. A plusieurs reprises, j'avais déjà parcouru ce chemin détourné; pourtant, je ne savais plus m'y diriger. La pluie crépitait au-dessus de moi, l'ombre s'alourdissait. Sultan n'était pas là; pour la première fois, j'avais peur dans ma forêt. Enfin, j'aperçus le mur reconstruit. En quelques minutes, je fus à la grille qui fermait la cour où la fontaine au Triton pleurait. La porte en était fermée; nulle sonnette pour la main des visiteurs... Comment me ferais-je entendre? en appelant Miky ou Messaoud, n'éveillerais-je pas des échos ennemis? n'y avait-il pas autour de nous des espions à l'affût? le nom du chien, lui-même, ne donnerait-il point à un passant inoffensif un renseignement qui franchirait les limites de la forêt?

A travers le feuillage touffu, de lourdes gouttes commençaient à tomber sur moi, je secouai la grille, qui résista; je lançai des cailloux sur le triton de pierre; Saadi accourut en grondant.

— Aboie, bête féroce, fais ton devoir. Aujourd'hui, j'aime ta voix de loup, qui vient à mon aide. Aboie, aboie, Saadi, encore, encore!

Aux appels forcenés du chien de garde, Messaoud ouvrit la porte du perron; sa tête effarée parut d'abord; il me regarda d'un air méchant et traversa la cour. Sans doute me reconnut-il, car il me demanda d'un ton rude:

— Qu'est-ce que t'y fais encore là?

— Je veux voir votre maître.

— Non.

— Si, il le faut. Tenez le chien, et ouvrez-moi la porte.

— Non, Messaoud n'ouvre jamais la porte à personne. Va-t'en!

— Il le faut, je dois voir votre maître, ouvrez-moi tout de suite!

Les gouttes tombaient, plus nombreuses et plus lourdes, sur mes épaules que la mousseline de ma robe ne protégeait pas, mes pieds, fatigués de ma course à travers les prés et les broussailles, me faisaient mal; je souffrais tant de corps et de pensée que des larmes montèrent à mes yeux Saadi aboyait toujours furieusement. Messaoud, impitoyable, me tourna le dos. A ce moment, une fenêtre du rez-de chaussée s'ouvrit et j'entendis la voix délicieuse de mon inconnu:

— Pourquoi cette bête aboie-t-elle ainsi?... Oh! mademoiselle!

Messaoud prononça des mots que je ne compris pas. La fenêtre se referma, et l'inconnu parut à son tour au seuil de sa maison.

— Vous insistez pour entrer, dit-il; vous avez sans doute été surprise par l'orage, vous cherchez un abri; il ne serait pas chrétien de vous le refuser. Tais-toi, Saadi!

A ce commandement, l'animal se tut et vint, la tête basse, se frôler à son maître qui ouvrait la grille devant moi. Sans répondre, je traversai la cour d'émeraude, je gravis le perron et pénétrai dans la maison dont j'avais si souvent rêvé.

Je reconnus à peine la grande pièce aux boiseries sculptées, où deux larges fenêtres laissaient parcimonieusement passer une lumière d'orage verdie au reflet des frondaisons forestiaires. Des tapis, des bahuts, de vastes fauteuils donnaient vie et chaleur à la glaciale endormie du printemps dernier. Les campanules, des orchis, des oeillets sauvages, en touffes aériennes, miraient leur image ternie dans la glace de la cheminée. D'une lourde potiche, à même le sol, des roses trémières s'élançaient, jetant aux choses d'alentour un sourire de joie.

Je restais là, debout, mon panier fleuri au bras; le parfum qui s'en échappait et la douceur d'être à l'abri dans la Maison d'Emeraude m'engourdissaient délicieusement.

— Asseyez-vous, mademoiselle, me dit le maître du logis, et excusez-moi, je vous prie.

Ce disant, il se dirigea vers une porte entr'ouverte.

Un éclair qui flamba et la voix déchirante du tonnerre m'arrachèrent à ma douce torpeur. Je fis un geste vers l'inconnu, et, dans ce geste, une rose tomba à ses pieds.

— Monsieur, écoutez-moi, de grâce: ce n'est pas pour chercher un abri que je suis venu ici, mais pour vous parler...

— Vous avez quelque chose à me dire?

— J'ai eu tort, peut-être, de m'inquiéter, répondis-je, mais vous m'avez dit un jour que personne au monde ne doit savoir que l'enfant est ici...

— Il s'agit de l'enfant?

La voix prenante s'était muée en un timbre sourd, angoissé.

— J'ai vu aujourd'hui un homme qui demandait aux femmes de Barville s'il n'y avait pas dans le pays un étranger et un enfant.

— Mon Dieu!

Il faut avoir entendu cette exclamation dans le crépuscule vert de la Maison d'Emeraude, tandis que gémissaient au dehors les arbres tourmentés, pour comprendre ce qu'elle contenait de terreur et d'angoisse. L'inconnu, maintenant tout près de moi, m'interrogea fiévreusement:

— Cet homme, comment est-il? Que lui a-t-on répondu?

Je fis alors la description de l'étranger et le récit de ce que j'avais entendu à Barville.

— Craignant un danger pour vous, ajoutai-je, j'ai décidé de vous avertir, afin que, si vous ne voulez pas être reconnu, votre servante n'aille pas au village demain.

Epuisée de fatigue, je m'étais assise; les roses des Charmilles, dans leur panier posé sur mes genoux, continuaient à embaumer. Mon hôte restait silencieux; je sentais sur moi son regard, et je n'osais pas lever les yeux vers lui. L'ombre s'épaississait autour de nous; l'orage, dans toute sa fureur, maltraitait la forêt; les gémissements et des clameurs roulaient parmi les grands arbres éperdus. Moi, entre ces deux tempêtes, celle de la nature et celle d'un coeur d'homme, je jouissais d'une paix divine. Il dit enfin:

— Pourquoi êtes-vous venue, par la pluie et l'orage, me dire qu'un homme cherche un autre homme?

— J'ai cru qu'il s'agissait de vous.

— Et après?

Toute angoisse avait disparu de la voix qui me parlait; elle ne vibrait maintenant que d'une froide curiosité. La paix divine se glaça sur mon coeur; je compris combien mon intervention devait paraître singulière à cet homme dont je ne savais pas même le nom. En quoi la sécurité de cet étranger, heureux entre sa femme et son enfant, pouvait-elle m'importer? Dans nos rares rencontres, il s'était montré hautain et ironique à mon égard, il m'avait clairement fait comprendre son désir de ne plus me voir autour de sa maison. Ma démarche, en ce jour où la forêt tremblait sous l'orage, n'était sans doute, pour lui, qu'une indiscrétion. Je ne disais rien: j'aurais voulu partir, mais la pluie tombait en rafale.

Rassemblant tout mon courage, je prononçai:

— Vous m'aviez dit: "J'ai confiance en vous."

Dans son regard, fixé sur le mien, une lueur passa, une chaleur plutôt, qui fit fondre la méfiance, l'ironie, la dureté que je venais d'y voir. L'inconnu s'assit en face de moi. Il continuait à me regarder, et moi, troublée, j'effeuillais machinalement une des roses que j'avais apportées.

— Vous allez lui faire mal, dit-il, vous qui aimez tant les fleurs! Il y a toujours des digitales et des marguerites dans mon jardin... Ne viendrez-vous pas, un jour, leur rendre visite?

— Moi? dans votre jardin?

— Vous avez eu beaucoup de chagrin en le perdant, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup.

— Il est un peu à vous, puisque vous l'aimez tant, et je ne crains plus de vous ouvrir la porte; j'ai confiance en vous. Petite amie de la forêt, vous venez d'être ma Providence; puissé-je vous rendre un jour ce que vous avez fait pour moi aujourd'hui.

— Alors, je ne me trompais pas en craignant un danger?

Il ne répondit rien, mais je lus sa réponse sur son visage tourmenté.

— Sait-on que je vis ici? demanda-t-il.

— Autour de moi, personne ne s'en doute, mais...

— On ne passe jamais par ici.

— On peut y passer demain, et votre domestique bretonne est, pour les femmes de Barville, un perpétuel sujet de conversation.

— Cela devait arriver!

Il cacha son visage dans ses mains; je n'osais rien dire, je n'osais rien penser. Il se leva enfin, fit quelques pas vers la fenêtre, regarda la pluie tomber sur les digitales du jardin et revint auprès de moi.

— Grâce à vous, dit-il, nous allons pouvoir organiser un plan de défense. Annik n'ira plus à Barville; ce n'est pas encore demain que cet homme me retrouvera. Avec le temps, on vient à bout de tout.

— C'est cela, répliquai-je avec ferveur, nous le dépisterons.

L'obscurité se condensait dans la salle aux boiseries sculptées. Pour mieux voir mes yeux, mon interlocuteur se pencha vers moi.

— Vous vous faites mon alliée, dit-il, et vous ne savez même pas pourquoi je vis caché dans cette maison.

— Non, je ne le sais pas.

— Et vous ne me demandez rien?

— J'ai confiance en vous.

Dans ses yeux, tout près des miens, jaillit une flamme qui m'éblouit. Que lurent-ils alors sur mon visage? L'inconnu se redressa brusquement, passa sa main sur son front d'un air égaré et poussa une sourde exclamation, qu'un roulement de tonnerre lointain, affaibli, sembla prolonger en douloureux écho.

La porte s'ouvrit: la lumière d'une lampe, apportée par l'Arabe, triompha de la clarté douteuse qui se heurtait aux fenêtres.

— Ferme les volets, Messaoud, et les rideaux. Ferme bien tout, recommanda le maître, il ne faut pas qu'on voie de lumière ici.

Ma mission était terminée; je me levai pour partir, mais mon hôte fut avant moi vers la porte.

— Vous ne pouvez pas vous en aller maintenant, s'écria-t-il, l'orage est à peine fini; il pleut encore, il fait sombre...

— Justement, je ne puis m'attarder davantage.

— Alors, laissez-moi vous prêter un manteau.

Il donna un ordre au domestique silencieux et hostile. Messaoud disparut et revint aussitôt, portant une vaste pèlerine qui m'enveloppa jusqu'aux pieds. Son maître revêtait en même temps une houppelande dont le capuchon rabattu lui cacha entièrement la face.

— Ne m'accompagnez pas, dis-je émue; si cet homme vous rencontrait!

— Il ne me reconnaitrait pas sous ce manteau, et votre compagnie me serait une douce sauvegarde.

J'aurais voulu protester, mais je me tus; la pensée d'être — dans cette forêt encore frémissante du court et violent orage — protégée par mon inconnu, me faisait battre le coeur délicieusement.

Nous marchâmes en silence par les raccourcis qui conduisaient à notre parc. Saadi, que la présence de son maître rendait docile, nous suivait de tout près. La pluie tombait si fort que l'épaisseur des frondaisons ne l'empêchait pas d'arriver jusqu'à nous; elle se précipitait en larges gouttes irrégulières qui me frappaient lourdement à travers l'étoffe de ma pèlerine d'emprunt. Parfois, un enchevêtrement plus touffu de ramures formait un obstacle que l'averse ne pouvait franchir. Nous nous arrêtions un moment sous cet abri, et j'entr'ouvrais mon manteau pour rajuster, dans leur panier, les roses qui répandaient sur moi une folie de parfums. Je fermais les yeux pour les mieux sentir et pour mieux m'évader dans le monde fantastique où je me croyais transportée. Ce crépuscule humide et vert, ce silence forestier, la présence protectrice de celui qui tenait une si grande place dans ma pensée et que j'avais si souvent nommé "mon prince", tout cela, c'était un de ces rêves dont on sait bien que l'on s'éveillera à l'aurore: on n'y croit pas, mais on en jouit comme d'un bonheur complet.

Nous arrivâmes à la porte du parc sans avoir prononcé une parole.

— C'est ici, expliquai-je, en m'arrêtant.

— Je comprends; de l'autre côté de ce mur, c'est encore un peu la forêt, n'est-ce pas, petite dryade, amie des fleurs?

— Je ne pourrai pas vivre loin d'elle.

Il tint mon panier de roses, pendant que j'écartais les broussailles qui cachaient notre porte, et saisit à pleine main une branche épineuse pour l'éloigner de mon visage; son bras s'arrondissait au-dessus de ma tête en un geste de bénédiction. Ah! que j'eusse été heureuse, ce jour d'orage, sans le souvenir de la jeune femme au beau sourire pensif!

La porte du parc était ouverte. Je repris mes roses; l'inconnu laissa retomber la branche dont les épines se hérissèrent entre nous, et il s'en alla. Derrière la porte refermée, j'écoutai son pas rapide qui s'éloignait, jusqu'à ce que je n'entendisse plus rien.

La pluie avait cessé; quand j'atteignis la maison, l'azur du ciel se montrait entre les nuages disloqués. J'avais craint un moment que tante Caroline, inquiète de mon absence, ne m'attendît au seuil du vestibule; mais, sans rencontrer âme qui vive, je pus gagner ma chambre, me débarrasser de mon manteau d'emprunt et changer les souliers qui auraient trahi ma course à travers champs. Je descendis alors au salon.

Tante Caroline ne me posa aucune question; elle ne s'étonna pas de ma longue absence. Une heure plus tôt, sous la violence de la rafale, une fenêtre s'était ouverte et la pluie en trombe avait pénétré dans le salon; bonne-maman, atteinte par quelques gouttes d'eau, avait eu froid et peur. Depuis une heure, Zélie et ma grand'tante faisaient chauffer, devant la cheminée où flambait un feu de corps de garde, des flanelles, des briques, des bouillottes et certain mélange de vin, de sucre et cannelle dont les propriétés thermogènes étaient incomparables.

Il s'agissait bien, alors, de ma robuste personne et des roses que j'apportais comme une promesse de joie!

XII

Personne ne dormit bien à Maison-Blanche, cette nuit-là. Tante Caroline, inquiète de sa mère qui avait un peu de fièvre, se releva plusieurs fois pour lui donner des soins. Quant à moi, je restais bouleversée de l'aventure; je fus d'abord inquiète et malheureuse. Sans deviner les raisons qui avaient amené mon inconnu dans la Maison d'Emeraude, je redoutais comme pour un des miens le danger qui le menaçait.

Mais un chant de sirène endormait cette inquiétude et ne laissait en moi que de la joie: "Il y a des digitales et des roses dans mon jardin; ne viendrez-vous pas leur rendre visite, un jour?" Mon domaine enchanté m'était presque rendu.

J'avais un prétexte pour retourner là-bas: le manteau qui m'avait été prêté. Il me fallut attendre quelques jours pour le reporter à mon inconnu, car, au lendemain de l'orage, tante Caroline eut besoin de moi. Bonne-maman, dont la fièvre persistait, ne quitta pas sa chambre. Un peu de toux et d'étouffement affolèrent sa fille dévouée; le médecin, appelé d'urgence, accourut; il prescrivit force remèdes et insista, bien inutilement, sur les précautions à prendre. Ma grand'tante crut de son devoir de ne pas quitter une seule minute la chambre de la malade, tenue dans une stricte obscurité, et c'est à moi que fut confiée la charge de veiller aux soins de la maison.

Quand je passais devant la chambre close, j'entendais tante Caroline prononcer les "Ave Maria" de son rosaire; et cette chère voix, d'ordinaire un peu rude, prenait, pour ne point fatiguer la malade, des inflexions adoucies où vibrait toute sa délicieuse bonté. J'entrais une seule fois par jour, car la porte ne devait pas s'ouvrir, pour prendre la garde, pendant le repas hâtif de tante Caroline. Bonne-maman sommeillait; on n'entendait que le ronron de Princesse, seule admise en ce lieu, et qui, seule aussi de la maisonnée, se plaisait dans cette atmosphère immobile où restaient suspendues des odeurs mêlées de cannelle, de tisane et d'encens.

Après trois jours de réclusion, mon arrière-grand-mère put descendre dans le salon, surchauffé par un grand feu de bois et les rayons d'un soleil caniculaire. Tante Caroline, sur ma demande expresse, fit quatre fois le tour de la grande pelouse; puis elle alla voir où en étaient les pruneaux sur leurs claies, au soleil, et rentra pour recevoir M. et Mme Le Chartier.

— Toi, va préparer tes leçons dans le parc, tu as besoin de prendre l'air.

Quand elle fut insallée, avec son tricot, entre sa mère et ses amis, j'allai chercher dans ma chambre le manteau que je voulais reporter à la Maison d'Emeraude, et je sortis. Tandis que j'approchais du terme de ma course, je me disais: "Pourquoi vas-tu là-bas? Tu as tout à craindre et rien à espérer. Ton devoir est d'arracher de ton coeur un amour impossible, un amour défendu, ajoutai-je en baissant les yeux; tu sais bien que, chaque fois que tu rencontres cet homme, son empire sur toi augmente... Tu vois, tu trembles, le coeur te fait mal à la seule pensée de te retrouver en face de lui!"

La raison me conseillait de retourner en arrière, et je pressais le pas pour arriver plus vite à mon paradis perdu.

La cour en était déserte. A mon approche, Saadi, vigilant gardien, surgit en aboyant, et tout aussitôt Messaoud parut à son tour. Il avait sans doute reçu des ordres me concernant, car il ouvrit la grille devant moi et s'effaça pour me laisser entrer.

— Je viens rapporter ce manteau, dis-je soudain timide, et remercier monsieur... de me l'avoir prêté.

— Ne voulez-vous pas revoir le jardin, mademoiselle?

La voix de mon prince! Il était là, sur le perron, et souriait. Sans résistance devant mon désir, je passai, pour la seconde fois, devant la fontaine au Triton, et je franchis le seuil de la maison enchantée.

— C'est le manteau, expliquai-je.

— Je ne pouvais le faire prendre chez vous, dit-il, pour toutes sortes de raisons de prudence et d'ignorance: mes domestiques doivent éviter Barville, et je ne sais pas votre nom.

— Je viens si souvent dans la forêt! répliquai-je. Je vous aurais déjà rapporté ce manteau sans ma grand'mère qui a été malade.

— Vous vivez avec votre grand'mère?

— Mon arrière-grand'mère, et ma grand'tante, une sainte!

— Et vos parents?

— Je n'ai plus mes parents.

Il ne me posa pas d'autre quesion, mais une nuance dans sa voix si souple, et que déjà je comprenais si bien, me fit sentir la compassion que lui inspirait ma dernière réponse.

— Allez voir votre paradis, mademoiselle, vous y trouverez mon fils. Et ne vous pressez pas.

La porte était grande ouverte sur le jardin dont, toute une saison, je m'étais crue la reine. Oh! comme "il" avait bien su en respecter la sauvage poésie! C'était toujours le fouillis de verdure d'où émergeaient des roses trémières et des digitales. Les branches d'un saule se mêlaient à celles d'un cytise pour former une arcade où s'enchâssait la perspective dorée de la pelouse; sur cette pelouse, le chérubin aux yeux bleus, veillé par la jeune femme au tendre sourire, était endormi.

Je m'attendais à une émotion, en pénétrant dans la Maison d'Emeraude, mais celle-là dépassait mes craintes. Par lâcheté, j'avais écarté la pensée de la jeune femme; sans rien désirer, je voulais être heureuse d'avoir pris une place, si mince qu'elle fût, dans la vie de mon inconnu, et, à l'heure où je me laissais aller à la douceur de mon rêve, la réalité m'en éveillait par une brusque secousse.

(A suivre)

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 60 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les petites annonces doivent nous parvenir au plus tard le lundi soir, à cinq heures.

Grils à pain (upright toasters). Prix habituel, $2.50.
Chez FONTAINE & COMPAGNIE, pour quelques jours seulement, $1.45. Hâtez-vous: il n'y en aura pas pour tout le monde...

A LOUER à 154, ave. Provencher, suite de 4 pièces, bien éclairées, propres et en bonne condition. Bain. Fils électriques. Possession immédiate. S'adresser à **Suite 3** ou **téléphone 28 595.** Tf

A LOUER — Apartements non meublés, de 3 et 4 chambres, à Saint-Boniface. Possession immédiate. Adressez-vous à **179, ave. Provencher, Saint-Boniface.** 12

A LOUER — Saint-Boniface: 203, boulevard Dollard, maison en parfaite conditions, 8 pièces, $45; 275, rue Desautels, 7 chambres, très bonne valeur à $35. **Henri d'Eschambault, 186, ave. Provencher. Tél. 204 520.** 12

A LOUER pour le premier septembre, logement moderne de quatre chambres et bain privé, etc. **Bloc Montaido, 200, rue Cathédrale, St-Boniface.** 12p

CHAMBRES A LOUER — Pour cas de maternité ou dames qui aimeraient à se tenir à proximité de l'hôpital St-Boniface. Maison privée. Garage. Très commode. Termes raisonnables. **201, boulevard Dollard. Tél. 204 144.** 12

A VENDRE — Nouveau Ford Sedan pour la ville, seulement employé par vendeur, $675. Adressez-vous à **D. N., 135, ave. Notre-Dame, Saint-Boniface.** 12p

3,000 POULES VIVANTES — Poules vivantes No 1, 6 livres, 16 sous la livre; poules de 5 livres et demie, 15 sous; poulets du printemps No 1, Rocks barrés, R. I. rouges et Buff Orpington, 3 livres et plus, 14 à 18 sous la livre. Les prix sont f.o.b. Winnipeg et sont bons jusqu'au 15 septembre. **L. OHRENSTEIN,** pionnier dans le commerce des volailles, membre du Winnipeg Poultry Association, **104, rue Aikens, Winnipeg, Manitoba.** 12p

HOMME, dix ans d'expérience dans le commerce, désire une position comme boucher, commis pour tenir les livres et faire les collections, ou bien dans un magasin de campagne où l'on peut faire toutes ces choses à la fois. Pour plus de renseignements, adressez-vous à **La Liberté, Boîte 28.** 13p

AU SACRE-COEUR

Le Rév. Frère Paul Aubin, du noviciat de Saint-Laurent, était en visite chez son père, M. Ernest Aubin, cette semaine.

• • •

De passage à nos bureaux: les Rév. Frères Harold Fry, Paul Tourigny et Clément Perron, du noviciat des Rév. Pères Oblats, de Saint-Laurent, en route pour le scolasticat de Lebret, Sask.

• • •

Mlle Aline Daoust, d'Ottawa, est en promenade chez son oncle, M. Nap. Prud'homme, de la rue Agnès.

Tennis

Le dimanche 16 août, notre club visitait le club de l'Immaculée dans une partie de ligue. Il s'agissait de décider qui serait le premier de la ligue, car tous deux étaient en tête avec 9 points chacun. Ce ne fut qu'après que la dernière joute fut finie, vers 6 h. 15, que le résultat fut connu. Un après-midi de joutes des plus remarquables ne put changer la position des clubs; chaque club sortit avec deux victoires et deux défaites. Voici les résultats:

Mlle Jeanne Aubin défit Mlle Burns, 6-3, 6-4; Mlles P. Sala et A. Patenaude, Mlles Weselak et Gingras, 7-5, 4-6, 6-4; MM. Gingras et Amyot, MM. L. Aubin et J. Sala, 4-6, 6-4, 6-3; M. F. Kavanagh, M. H. Sala, 4-6, 7-5, 6-2.

Dimanche prochain, l'Immaculée visite Saint-Boniface. Cette rencontre promet d'être intéressante, puisque les deux clubs ont besoin des points.

• • •

Le concours des messieurs est commencé. Le gagnant de ce concours rencontrera le gagnant du premier concours pour la jolie coupe Chevrier. Bonne chance.

La vie est un chapelet de misères que le philosophe égrène en riant.

Il n'est bon de voir les défauts des autres que pour se metre en garde contre les siens. — Valtour.

C'est dans la régligence des petits devoirs qu'on fait l'apprentissage des grandes fautes. — Mme Necker.

UNE NOUVELLE ENCYCLIQUE

(Suite de la troisième page)

L'Eglise reconnait les droits de l'Etat, mais réprouve toute idéologie qui aboutit à une statolâtrie païenne

Or, nous voici en présence de tout un ensemble d'authentiques affirmations et de faits non moins authentiques, qui mettent hors de doute le propos — déjà exécuté en si grande partie — de monopoliser entièrement la jeunesse, depuis la première enfance jusqu'à l'âge adulte, pour le plein et exclusif avantage d'un parti, d'un régime, sur la base d'une idéologie qui, explicitement, se résout en une vraie et propre statolâtrie païenne, en plein conflit tout autant avec les droits naturels de la famille qu'avec les droits surnaturels de l'Eglise. Se proposer et promouvoir un tel monopole; persécuter avec une telle intention, comme on en est venu à le faire, depuis quelque temps, plus ou moins ouvertement, d'une façon plus ou moins dissimulée, l'Action catholique; frapper dans ce but, comme on l'a fait récemment, ses Associations de jeunesse, cela équivaut, au pied de la lettre, à empêcher qu'elle n'aille à Jésus-Christ, puisque c'est empêcher qu'elle n'aille à l'Eglise, et que, là où est l'Eglise, là aussi est Jésus-Christ. Et l'on en est arrivé au point de l'arracher d'un geste violent, cette jeunesse, du sein de l'une et de l'autre.

Les limites du temporel et du spirituel

L'Eglise de Jésus-Christ n'a jamais contesté les droits et les devoirs de l'Etat touchant l'éducation des citoyens; Nous les avons proclamés Nous-même dans Notre récente Lettre Encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse; ces droits et ces devoirs sont incontestables aussi longtemps qu'ils restent dans les limites de la compétence qui est, à son tour, fixée clairement par les finalités de l'Etat, lesquelles ne sont pas seulement, certes, corporelles et matérielles, mais sont, en soi, nécessairement contenues dans les frontières du naturel, du terrestre, du temporel.

Le divin mandat universel dont l'Eglise de Jésus-Christ a été par Jésus-Christ lui-même investie d'une façon incommunicable et exclusive s'étend à l'éternel, au céleste, au surnaturel, ordre de choses qui, d'une part, est étroitement obligatoire pour toute créature raisonnable, et qui, d'autre part, doit, par essence, se subordonner et se coordonner tout le reste.

L'Eglise de Jésus-Christ est certainement dans les termes de son mandat, non seulement quand elle dépose dans les âmes les premiers principes et éléments indispensables de la vie surnaturelle, mais encore quand elle éveille cette vie, quand elle la développe suivant les opportunités et les capacités, et avec les modes et moyens qu'elle juge appropriés, même dans l'intention de préparer à l'apostolat hiérarchique des coopérations éclairées et vaillantes. Elle est de Jésus-Christ la solennelle déclaration qu'il est venu précisément afin que les âmes n'aient pas seulement un certain commencement, quelques éléments de vie surnaturelle, mais afin qu'elles l'aient en plus grande abondance: "Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant" (Joan. X, 10).

Et Jésus lui-même a posé les bases de l'Action catholique, en choisissant et formant, dans ses apôtres et dans ses disciples, les collaborateurs de son divin apostolat, exemple immédiatement imité par les premiers apôtres, comme le texte sacré en fait foi.

Il n'appartient pas aux fidèles ni au pouvoir civil de fixer ces limites

C'est, en conséquence, une prétention injustifiable et inconciliable avec le nom et la profession de catholiques, que celle de simples fidèles qui viennent enseigner à l'Eglise et à son Chef ce qui suffit et doit suffire pour l'éducation et la formation chrétienne des âmes, et pour sauver, pour faire fructifier dans la société, principalement dans la jeunesse, les principes de la foi et leur pleine efficacité dans la vie.

Les derniers événements montrent tout ce qui a été, en peu d'années, perdu et détruit par le fascisme en Italie

A l'injustifiable prétention s'associe la très claire révélation de l'absolue incompétence et de la complète ignorance des matières en question. Les derniers événements doivent à tous avoir ouvert les yeux: ils ont, en effet, démontré jusqu'à l'évidence ce qu'on a réussi en quelques années, non point à sauver, mais à défaire et à détruire en fait de vraie religiosité, d'éducation chrétienne et civile.

La présence du prêtre à l'école et dans les groupements fascistes de jeunesse est nécessaire, mais insuffisante

Vous savez, Vénérables Frères, évêques d'Italie, par votre expérience pastorale, quelle grave, quelle funeste erreur c'est de croire et de faire croire que l'oeuvre accomplie par l'Eglise dans l'Action catholique a été remplacée et rendue superflue par l'instructoin religieuse dans les écoles et par la présence d'aumôniers dans les Associations de Jeunesse du parti et du régime. L'une et l'autre sont très certainement nécessaires; sans elles l'école et les Associations en question deviendraient inévitablement et bien vite, par fatale nécessité logique et psychologique, des choses païennes. Nécessaires donc, mais non suffisantes: par cette instruction religieuse et cette action des aumôniers, l'Eglise ne peut réaliser qu'un minimum de son efficacité spirituelle et surnaturelle, et cela sur un terrain et dans un milieu qui ne dépendent pas d'elle, où l'on est préoccupé par nombre d'autres matières d'enseignement et par de tout autres exercices, où commandent immédiatement des autorités qui, souvent, sont peu ou point favorables, et dont il n'est pas rare que l'influence s'exerce en sens contraire par la parole et par l'exemple de la vie.

Nous disions que les derniers événements ont achevé de démontrer sans laisser de possibilité de doute ce qu'en peu d'années on a pu non point sauver, mais perdre et détruire, en fait de véritable religiosité et d'éducation, Nous ne disons pas chrétienne, mais simplement morale et civile.

Nous avons, en effet, vu en action une religiosité qui se rebelle contre les dispositions des autorités religieuses supérieures, et qui en impose ou en encourage l'inobservation; une religiosité qui devient persécution et qui tente de détruire ce que le Chef suprême de la religion apprécie davantage et a le plus à coeur; une religiosité qui se permet et qui laisse produire des insultes de paroles et d'actions contre la personne du Père de tous les fidèles, jusqu'à lancer contre lui les cris de "A bas", et "A mort": véritable apprentissage du parricide. Pareille religiosité ne peut en aucune façon se concilier avec la doctrine et la pratique catholiques, elle est plutôt ce qu'on peut concevoir de plus contraire à l'une et à l'autre.

(A suivre)

Raymond, 3 ans, a mal aux yeux et se plaint de ne pouvoir les ouvrir:

— C'est bien ennuyeux, dit-il à sa maman... On dirait qu'ils sont fermés à clé...

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Jubinville, curé. Vicaires: MM. les abbés Brunet et Lévêque.

Messes du dimanche: 6 h. 15, 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 30. Vêpres: 3 h. Messes sur semaine: 6 h. 15, 6 h. 45 et 7 h. 30.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone 28 870.

R. P. Vézina, O.M.I., curé; R. P. J.-B. Beaupré, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 11 h. (grand'messe). Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30.